Manon-Lescaut

et

Le chevalier Desgrieux.

Mélodrame en trois actes.

MANON LESCAUT

ET

LE CHEVALIER DESGRIEUX,

MÉLODRAME EN TROIS ACTES,

De MM. ***

Musique de M. Propiac;

Ballets de M. Lefèvre;

Représenté, pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre de la Gaîté, le 16 *Novembre* 1820.

PRIX : 1 FR.

PARIS,

AU MAGASIN GÉNÉRAL DE PIÈCES DE THÉATRE,
CHEZ J.-N. BARBA, LIBRAIRE,
ÉDITEUR DES ŒUVRES DE PIGAULT-LEBRUN,
PALAIS-ROYAL, DERRIÈRE LE THÉATRE FRANÇAIS, No. 51.

1821.

LIBRARY
OHIO STATE UNIVERSITY

PERSONNAGES.	ACTEURS.
Le Chevalier DESGRIEUX. . . .	M. VICTOR.
TIBERGE, ami du Chevalier. . .	M. MARTY.
LE GOUVERNEUR de la Nouvelle-Orléans.	M. LEQUIEN.
Le Chevalier SYNELLET, son Neveu.	M. PROSPER.
DORVILLE, Cousin de Manon Lescaut.	M. BRÉGI.
DEGERSON, vieux Financier, Amoureux de Manon Lescaut. .	M. PARENT.
LAFLEUR, Valet de Dèsgrieux. .	M. DUMÉNIS.
SAINT-ELME, Commis de Négociant.	M. HIPPOLYTE.
ZABI, jeune Nègre.	M. BASNAGE.
PASQUIN, Valet de Degerson. . .	M. MONNET.
PIERRE.	M. HÉRET.
GROS-JEAN.	M. DESCHAMPS.
UN CAPITAINE.	M. FERDINAND.
UN HUISSIER.	
MANON LESCAUT.	Mlle. ADÈLE DUPUIS.
MARIETTE, sa Femme de Chambre.	Mad. ADOLPHE.
Paysans.	
Invités, Invitées.	
Soldats du Guet.	
Filles exilées.	
Peuple.	

MANON LESCAUT

ET

LE CHEVALIER DESGRIEUX.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente un salon donnnant sur un jardin.

SCÈNE I.

MARIETTE, LAFLEUR.

MARIETTE.

Te voilà bien gai, mon cher Lafleur.

LAFLEUR.

Le chevalier Desgrieux, mon maître, est un homme charmant; il aime le plaisir et la dépense, et l'on mène avec lui la vie la plus joyeuse.

MARIETTE.

Je jouis d'un bonheur égal au tien. Mademoiselle Lescaut est la personne la plus aimable de Paris. Nous sommes chez elle; la maison qu'elle s'est donnée est du meilleur goût; ce jardin est délicieux; oh! la dépense ne l'inquiette jamais; dès qu'une chose lui plaît, elle ne s'informe point de ce qu'elle coûte; le plaisir est son seul maître; elle ne veut point d'autre guide.

LAFLEUR.

L'un et l'autre ont le caractère le plus facile et le plus confiant; comme ils sont amoureux!

MARIETTE.

Entre eux jamais de querelle.

LAFLEUR.

Jamais d'humeur.

MARIETTE.

Le sentiment qui les réunit n'est pas cet amour froid, léger, capricieux, qui fait le délice des fats et des coquettes ; il est profond, à l'abri de toute épreuve : c'est une véritable passion, une passion première.

LAFLEUR.

Oui ; mais, hélas ! leur bonheur ne peut durer long-temps.

MARIETTE.

Pourquoi ?

LAFLEUR.

De jour en jour, leurs dépenses augmentent et leur fortune diminue. Le chevalier ne sait rien refuser à ta maîtresse. De son côté, mademoiselle Lescaut aime à prévenir mon maître, et ils se ruinent mutuellement. L'un et l'autre, il est vrai, ont fait un héritage ; mais ils se trompent sur leurs ressources ; encore aujourd'hui, on prépare une fête brillante, et mes gages ne sont pas payés.

MARIETTE.

J'attends encore les miens.

LAFLEUR.

Je n'ose les demander à mon maître.

MARIETTE.

J'éprouve la même crainte.

LAFLEUR.

Et tu as raison, Mariette. On ne fait jamais plaisir au gens quand on leur demande de l'argent. Sais-tu ce qui a commencé notre ruine ? c'est l'arrivée du cousin de ta maîtresse, M. Dorville.

MARIETTE.

Celui-là est un bien mauvais sujet.

LAFLEUR.

Un joueur, un homme dangereux, dont les ressources sont équivoques... et mon maître souffre que ce Dorville introduise ici tous les mauvais sujets qui lui ressemblent. Ce qui m'inquiète encore davantage, c'est que parmi eux on trouve quelque fois des dupes : on joue, on les dépouille.

MARIETTE.

Il faudrait avertir ton maître.

LAFLEUR.

Ce Dorville me fait peur. Cet homme-là finira par nous compromettre. Te dirai-je encore les soupçons que j'ai formés... Personne ne nous écoute, au moins ?

MARIETTE.

Nous sommes seuls. Tu peux parler.

LAFLEUR.

L'as-tu remarqué comme moi ? Depuis quelque temps, ce Dorville est toujours accompagné par M. Degerson, ce vieux financier, aussi riche que ridicule.

MARIETTE.

Il n'en juge pas ainsi ; aux yeux de Dorville, un homme riche n'est jamais un homme ridicule.

LAFEUR.

Mais quels sont ses projets ? Ce vieux financier n'aime pas le jeu.

MARIETTE.

Pas si sot. Un tapis vert l'épouvante. Deux beaux yeux le rassurent.

LAFLEUR.

A son âge ? Oh ! le vieux fou !

MARIETTE.

C'est à ma maîtresse qu'il en veut. Et Dorville ?

LAFLEUR.

Dorville ! pourquoi faut-il que mon maître n'ait pas un ami dont la raison puisse l'éclairer ?

MARIETTE.

Il en a un ; M. Tiberge.

LAFLEUE.

Quel est-il ?

MARIETTE.

C'est l'ami le plus rare ; il ne ressemble pas à ceux que l'on trouve à Paris, à ces gens qui vous font mille promesses de service, en pensant à toute autre chose ; qui vous accablent de protestations amicales, et les oublient dès qu'ils vous ont quittés. Oh ! que monsieur Tiberge est d'un caractère différent. Il voit toujours dans le chevalier Desgrieux, son compagnon d'étude, son camarade de collége ; je lui ai souvent ente

dire, qu'il était plus noble et plus digne d'un honnête homme de penser que sa réputation raccommoderait celle de son ami, que de craindre que celle de son ami ne nuise à la sienne; et que réduit à ne pouvoir le justifier, il fallait encore le défendre.

LAFLEUR.

Voilà un beau caractère ! et où est-il, ce monsieur Tiberge ?

MARIETTE.

A Paris : il doit aujourd'hui même venir voir ma maîtresse et ton maître.

LAFLEUR.

Qu'il arrive donc bientôt, ce véritable ami ! je sens que nous en aurons besoin... J'entends des éclats de rire. C'est monsieur Dorville et sa digne société.

MARIETTE.

Adieu, Lafleur. (*Elle sort.*)

SCÈNE II.

LAFLEUR, DORVILLE, ST.-ELME, ST.-ANGE, INVITÉS.

DORVILLE.

Mon aimable cousine n'est pas encore levée : en attendant son réveil, nous passerons dans le salon, nous y déjeûnerons.

ST.-ELME.

Pardon, je ne puis accepter. Employé dans une maison de commerce, je suis chargé d'acquitter, aujourd'hui, une lettre-de-change de trente mille francs : mon négociant m'en a confié les fonds.

DORVILLE, *bas à St.-Ange.*

Trente mille francs ! c'est une bonne aubaine. (*Haut.*) Quelques moments de retard ne vous empêcheront pas de vous acquitter de cette commission. On ne proteste pas à l'heure ; le chevalier Desgrieux ne peut tarder. Je me fais un plaisir de vous présenter à un ami dont vous estimez la famille... C'est à Amiens que vous avez connu mon cousin ?

ST.-ELME.

Oui, Monsieur.

DORVILLE.

Il serait désespéré de votre départ; il aime beaucoup les

personnes de sa province, et ma cousine leur fait aussi l'accueil le plus distingué. Allons, vous nous restez. Sans doute, il ne faut pas négliger ses affaires ; mais on peut s'occuper un moment de ses plaisirs. Lafleur, va tout disposer.

LAFLEUR.

J'y vais, Monsieur.

DORVILLE.

Porte nous du meilleur vin ; du Chambertin, du Champagne. prépare des tables de jeu. Je dois une revanche à Saint-Ange Allons, mons Lafleur, partez, et montrez-nous votre intelligence.

LAFLEUR.

Oui, je vais tout préparer.

DORVILLE.

Mon cher Saint-Ange, conduisez ces messieurs dans le salon. Il faut que je reste encore ici pour donner quelques ordres. (*A Saint-Ange.*) N'oublions pas les trente mille francs du jeune homme. (*Il sort avec Saint-Elme et les Invités.*)

SCÈNE III.

DORVILLE, *seul.*

J'avais grand besoin que le hasard conduisît ici ce provincial. L'hôtel de Transilvanie, cette maison de jeu où j'ai fait assez bien mes affaires, ne m'offre plus aucune ressource. J'y suis trop connu. De son côté, le chevalier Desgrieux est ruiné. Il est sans prévoyance; et l'on doit l'arrêter aujourd'hui.... Tout est là. (*Il montre son front.*) Le voici. Il me paraît bien agité !

SCÈNE IV.

DORVILLE, DESGRIEUX.

DESGRIEUX, *sans voir Dorville.*

Qu'il me serait doux de t'enrichir ! de prévenir tes vœux ! d'aller au-devant de tes moindres désirs ! ô ma chère Lescaut !

DORVILLE.

Qu'est-ce donc ? Tu soupires ! quelle faiblesse ! quand on a

du chagrin, mon cher ami, il faut le noyer dans un flacon de vin de Champagne. Quand on a des remords, on les oublie aux pieds d'une jolie femme. Enfin, pour te débarrasser de tes scrupules, tu n'as qu'a jeter les yeux sur les heureux du siècle. A propos, je t'annonce la visite d'un de tes condisciples; un jeune homme d'Amiens, monsieur Saint-Elme.

DESGRIEUX, *avec une grande surprise.*

Saint-Elme!

DORVILLE.

D'où vient ta surprise?

DESGRIEUX.

Son père est l'ami du mien; et Saint-Elme est d'une inexpérience dont il a donné tant de preuves, que je crains, entre nous, que tu n'achèves de le perdre.

DORVILLE.

Le compliment est flatteur. Quelle crainte te fait éprouver l'inexperience de ce jeune homme?

DESGRIEUX.

L'amour du jeu le dévore, et lui a déjà fait commettre à Paris plus d'une faute grave.

DORVILLE, *à part.*

A merveille! (*Haut.*) Et cela t'inquiète? Je puis être pour lui un guide fort utile: je lui apprendrai à se garantir des piéges des fripons; ils sont nombreux dans ce pays.

DESGRIEUX.

Il est vrai.

DORVILLE.

Nous le moraliserons, et je vais te le présenter; il m'attend dans le salon.

DESGRIEUX.

Je ne puis le recevoir. Fais-moi le plaisir de lui tenir compagnie en attendant.

DORVILLE.

Volontiers. Mais quelle affaire si pressante t'occupe en ce moment?

DESGRIEUX.

J'ai quelques confidences pénibles à faire à ton aimable cousine, et j'attends ici monsieur Tiberge.

DORVILLE.

Ce trouble-fête va nous ennuyer encore avec ses beaux principes.

DESGRIEUX, *sérieusement.*

Dorville, respectéz mon ami. Si je n'ai pas toujours suivi ses conseils, je n'en ressens pas moins toute l'importance, et mon cœur sait les apprécier.

DORVILLE.

Ce Tiberge aura beau faire, il n'y a de bonheur pour toi qu'auprès de ma cousine.

DESGRIEUX, *avec expression.*

Il est vrai, mon âme toute entière est en elle. Sa voix m'émeut, son regard m'enivre; et ce délire dont la source m'est inconnue, ce transport que rien n'a pu vaincre, et qui m'anime chaque fois que je la vois, ou que je parle d'elle, ce sentiment qui a commencé au premier moment où je l'ai vue, augmente à toute heure : enfin, je sens que je puis mourir avec elle, mais que sans elle je ne saurais exister.

DORVILLE.

Et l'on voudrait rompre un attachement d'autant plus fort qu'il est partagé! cela n'est pas possible! veux-tu que je te le dise? Les moralistes n'entendent rien à l'amour : tous ces gens-là ne raisonnent si bien sur les passions, que parce qu'ils n'en éprouvent aucune. Mais qu'as-tu donc de si fâcheux à dire à ma cousine?

DESGRIEUX.

Nous célèbrons sa fête; je lui avais promis une parure nouvelle.

DORVILLE.

Voilà la cause de ton chagrin? c'est une bagatelle, on y pourvoira.

DESGRIEUX.

Comment!

DORVILLE.

On y a pourvu, regarde. (*Il montre la robe.*)

DESGRIEUX.

Et qui ose lui faire un tel cadeau?

DORVILLE.

C'est moi. Tu ne t'en fâcheras pas; vous avez payé deux

fois les pertes que j'ai faites au jeu, et la fortune, hier, m'a bien traité : j'ai gagné cent louis au craps ; pouvais-je en faire un meilleur usage ? je devais ce cadeau à mon aimable cousine, ou plutôt à toi, mon cher Desgrieux ; tu peux l'offrir en ton nom.

DESGRIEUX.

Mon cher Dorville !

DORVILLE.

Allons, plus de chagrin, profite toujours du bonheur présent, sans t'inquiéter de l'avenir. Il y a une providence pour les amans ; (*à part*) et pour les mauvais sujets. (*Haut*) Je vais rejoindre Saint-Elme.

SCÈNE V.

DESGRIEUX, DORVILLE, TIBERGE, LAFLEUR.

LAFLEUR, *annonçant.*

Monsieur Tiberge. (*Il sort.*)

DESGRIEUX.

Tiberge, mon meilleur ami ! ah ! que j'ai de plaisir à te revoir.

TIBERGE.

Mon cher Desgrieux ! (*Froidement à Dorville.*) Monsieur, je vous salue.

DORVILLE.

Enchanté de vous revoir, Monsieur Tiberge.

DESGRIEUX.

Ton voyage a-t-il été heureux ?

TIBERGE.

Très-heureux.

DESGRIEUX, *avec inquiétude.*

Et... mon père ?...

TIBERGE.

Ton père ! il regrette toujours son fils.

DESGRIEUX, *avec un soupir.*

Et moi aussi, je le regrette !

DORVILLE.

Vous voilà dans les confidences pathétiques. Pour moi, je n'y entends rien. Je crains de vous déranger, et je rejoins nos invités. (*A part*) Ce Tiberge est venu bien mal-à-propos. (*Il sort.*)

SCÈNE VI.

DESGRIEUX, TIBERGE.

TIBERGE.

Nos invités, dit-il?... Tu reçois du monde? en effet le luxe de cette maison annoncerait une grande fortune.

DESGRIEUX, *embarrassé.*

Mais...

TIBERGE, *vivement.*

Je sais tout. Écoute, Desgrieux : ce n'est point pour me dispenser des obligations de l'amitié que je blâme ta conduite. Après t'avoir montré la route du devoir et celle de l'honneur, si tu persistes à t'égarer, je ne prendrai point acte de tes erreurs pour te refuser mes services. Je ne ressemble point à ces amis du jour, qui se félicitent en secret de nos torts, pour avoir l'occasion de nous abandonner publiquement. Ils pensent mettre leur égoïsme à couvert, quand ils ont dit : Tant que cet homme mérita l'estime de la société, je m'honorai de son affection; il a trahi ses devoirs; je l'abandonne. Non, il ne faut jamais abandonner son ami.

DESGRIEUX.

Tiberge!...

TIBERGE.

Serait-on digne de partager le prix des vertus d'un ami, si l'on n'était prêt à supporter le poids de ses torts? la véritable amitié ne doit-elle produire que des avantages? Quel courage y aurait-il à parcourir une route où l'on n'aurait que des fleurs à cueillir? Est-ce donc un grand sacrifice que de se déclarer l'ami d'un homme vertueux? Non, c'est lorsque les personnes que nous aimons ont des erreurs à combattre, des accusations à repousser; c'est lorsqu'elles luttent contre le vice; c'est surtout au moment où elles sont près de succomber, que nous devons leur tendre une main secourable. Le malheur est le seul creuset où l'amitié s'épure; et c'est au jour de l'adversité que nous devons offrir nos conseils, no-

tre crédit et notre bourse. Mon cher Desgrieux, ce jour est arrivé pour toi, et j'accours.

DESGRIEUX.

Cet empressement me prouve bien l'intérêt que tu me portes.

TIBERGE.

Mon ami, ta réconciliation avec mademoiselle Lescaut, m'a causé tant de douleur, que je n'ai pas goûté depuis un moment de satisfaction; tu peux en juger par la démarche que je viens faire, et par ce que je vais oser te dire : (*Il élève la voix.*) Chevalier, c'est au nom de l'amitié, au nom de ton père, au nom de l'honneur, que je dois te découvrir le précipice qui s'ouvre sous tes pas. Tout enfin condamne ton amour; ton devoir est d'y renoncer.

DESGRIEUX.

Ah! Tiberge, sois plus indulgent!

TIBERGE.

Sais-tu bien où peut te conduire une funeste passion?

DESGRIEUX.

Je ne sais; mais un jour mon père me pardonnera. Si jamais il consent à voir celle que j'aime, elle parviendra à le fléchir. Il y a dans ses regards et dans sa voix quelque chose d'enchanteur! mon ami, celui qui la possède ne saurait consentir à la perdre. La voici.

SCÈNE VII.

DESGRIEUX, TIBERGE, MANON LESCAUT.

DESGRIEUX.

Partage mon bonheur, ma chère amie, rien ne manque à ta fête; la présence de mon ami Tiberge doit la rendre complète.

MANON LESCAUT.

Je me félicite de cette heureuse arrivée, et cependant sa sévère amitié...

TIBERGE.

Mademoiselle...

MANON LESCAUT.

Oui, Monsieur; je m'afflige quand je songe aux sacrifices

que le chevalier fait pour moi ; je ne puis oublier que je suis la cause des chagrins d'une famille ; j'enlève un fils à son père : son père doit me haïr, ah ! mon cher Desgrieux !

DESGRIEUX.

Calme-toi, mon amie, la présence de Tiberge doit-elle ainsi t'affliger.

TIBERGE.

Permettez que je me retire.

DESGRIEUX, *le retenant.*

Demeure, mon cher ami.

MANON LESCAUT.

Ne vous éloignez pas, monsieur Tiberge ; et croyez que le chevalier a deviné m'a pensée lorsqu'il a dit que votre présence rendrait ma fête complète... Daignez accepter mon invitation.

DESGRIEUX, *bas à Manon Lescaut.*

Plaide ma cause auprès de lui, peut-être lui feras-tu oublier mes torts ?

MANON LESCAUT.

Monsieur, vous dont l'amitié est si indulgente, ne seriez-vous sévère qu'envers moi? Il faut que je vous parle franchement : vous le savez, on ne m'a jamais accusée de fausseté... Eh bien, si vous voulez me prêter un moment d'attention, je vais vous faire connaître mon âme toute entière.

TIBERGE.

Parlez, Mademoiselle.

MANON LESCAUT.

Pour laisser toute sa fortune à mon frère, mon père décida qu'une modique pension que je tenais de l'héritage de ma mère, servirait à me faire entrer dans un couvent ; il me fit conduire à Amiens, accompagnée par un seul domestique... Ce fut là que le chevalier Desgrieux me vit pour la première fois ; dès que ses regards rencontrèrent les miens, il sembla dire : Voilà la femme que j'aimerai toute ma vie ; et moi, le cœur ému par un sentiment dont la force m'était inconnue, je lui répondis sans doute : Voilà celui que je préfère. Nous étions fort jeunes l'un et l'autre... en ce moment, notre Argus nous surprit, et comme je prévoyais que j'allais perdre pour toujours celui qui m'intéressait si vivement, je l'appelai mon cousin ; il m'entendit, et me proposa de différer d'un

jour mon entrée au couvent. J'acceptai... la situation dans laquelle nous nous trouvions, ne nous permettait pas d'hésiter : il fallait prendre un parti décisif. Aussi le chevalier fut-il forcé de vous cacher son dessein et de vous tromper, vous, son meilleur ami ! ce fut donc à votre insu que nous partîmes d'Amiens, et que je fus conduite à Paris. Mais peut-être ces détails...

TIBERGE.

Poursuivez Mademoiselle.

MANON LESCAUT.

Jamais le plus léger nuage n'a troublé notre bonheur; tous les trésors de la terre ne me feraient plus manquer à mes sermens; et je sens que s'il faut renoncer à tant de bonheur, il nous faudra mourir tous les deux.

TIBERGE.

Mademoiselle, vous en avez appelé à mon indulgence; les aveux que vous me faites pourraient vous rendre excusable à mes yeux; mais le jugement de la société est plus sévère. Les femmes surtout doivent se conformer à sa rigueur. Renvoyons à demain cette explication.

DESGRIEUX.

Oui, et ne nous occupons aujourd'hui que de ta fête. Mon amie, regarde cette nouvelle parure.

(*Il montre deux cartons placés sur deux tabourets, et dans lesquels il y a une robe très-riche, et un très-beau chapeau.*)

MANON LESCAUT.

Que cette robe est jolie ! ce chapeau est divin. Avouez que le chevalier est d'un goût excellent.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, MARIETTE, LAFLEUR.

LAFLEUR.

Mademoiselle nous permettra-t-elle de la féliciter, et de...

MANON LESCAUT, *l'interrompant et lui donnant une bourse.*

C'est bien, Lafleur, c'est bien.

LAFLEUR, *à part.*

Qu'elle est généreuse !

MANON LESCAUT.

Approche, bonne Mariette, approche.

MARIETTE *troublée.*

Mademoiselle...

MANON LESCAUT.

Mariette, j'ai fait quelque chose pour toi, qui te sera agréable. Je connois ton bon cœur, et l'amour que tu portes à ton père. Je lui ai fait tenir le montant du bail de sa petite ferme. Le voilà le propriétaire pour une année. Si j'étais plus riche, il le serait toute sa vie.

MARIETTE.

O mon père ! que je suis contente !

TIRERGE.

Mon ami, Mademoiselle, souffrez que je vous quitte pour un moment.

DESGRIEUX.

Quelle affaire si importante ?

TIBERGE.

Elle ne peut se différer. Un négociant de mes amis me fait part de l'inquiétude qu'il éprouve au sujet d'une somme de trente mille francs qui doit lui être payée par un jeune homme auquel on l'a confiée imprudemment; ce jeune homme est attiré dans une maison dangereuse, et je n'ai pas un moment à perdre pour lui faire connaître le piége dans lequel il est près de tomber. Ce pays offre des écueils de plus d'une espèce; mais je reviendrai.

MANON LESCAUT.

Bientôt, monsieur Tiberge ?

TIBERGE.

Je ne tarderai pas. (*Il sort.*)

MANON LESCAUT.

Mon ami, cette robe est si jolie que je vais de suite m'en parer; Mariette, suis moi. (*Elles sortent.*)

DESGRIEUX.

Qu'entends-je ? c'est le bruyant Dorville et le gros financier.

SCÈNE IX.

DESGRIEUX, DORVILLE, DEGERSON, St. ANGE, St.-ELME, Invités.

DORVILLE.

Chevalier, je vous présente M. Saint-Elme.

DESGRIEUX.

Je suis charmé de trouver à Paris l'un de mes compatriotes; et j'espère qu'il me fera l'amitié de passer la journée avec nous.

ST.-ELME.

Monsieur...

DORVILLE, *l'interrompant.*

Nous fêtons une jolie femme, et M. Saint-Elme est trop galant pour laisser échapper ce plaisir. Ces messieurs ont témoigné le même empressement. Tous sont impatients d'adresser leur hommage à ma belle cousine.

DEGERSON, *brusquement.*

Et moi de même aussi, M. le chevalier, j'ai fait enlever les plus belles fleurs qu'on ait pu trouver à Paris. J'ai ordonné à mon intendant de réunir des musiciens et des danseurs.

DORVILLE.

Nous aurons un bal, un feu d'artifice.

DEGERSON.

Et des chansons donc! nous n'en manquerons pas.

DESGRIEUX.

Seriez-vous poëte?

DEGERSON.

Non, je suis financier. J'ai fait avertir mes chansonniers, et j'ai commandé des couplets pour la plus belle.

DORVILLE.

C'est fort bien. Degerson est un riche financier, qui exploite les gabelles en homme comme il faut, et qui ne ressemble point à ses confrères.

DEGERSON.

Ah!

DORVILLE.

Il a de la délicatesse dans l'esprit.

DEGERSON.

Oh!

DORVILLE.

Il protége les arts.

DEGERSON.

J'aime à fêter les jolies femmes.

DORVILLE.

Votre petite maison vous a fait une grande réputation.

DEGERSON.

Et mon cuisinier, le comptez-vous pour rien ?

DORVILLE.

Pour beaucoup. Diable ! au temps où nous vivons, les dîners décident bien des choses. Cependant, votre esprit vaut encore davantage ; vos sentimens sont délicats, et vous n'aimez que l'amour platonique.

DEGERSON.

L'amour platonique ! Qu'est-ce que c'est que çà ?

DORVILLE.

C'est un amour d'imagination, un certain vague...

DEGERSON.

Oh ! je n'aime pas le vague ; parlons de la fête. Mes musiciens, mes chansonniers et des danseuses de théâtre m'attendent en bas ; ils veulent répéter leur petit divertissement avant l'arrivée de mademoiselle Lescaut, afin de la mieux surprendre.

DORVILLE.

Après le dîner, Chevalier, tu avertiras ma cousine, elle ne doit paraître qu'au signal convenu ; je vais donner des ordres pour qu'on ait soin de nos danseurs, et qu'on fasse boire nos musiciens ; cela me paraît indispensable.

SCÈNE X.

LES MÊMES, LAFLEUR.

LAFLEUR.

Vous êtes servis.

DORVILLE.

Allons nous mettre à table.

DEGERSON, *bas à Dorville.*

Nos gens sont avertis ?

DORVILLE, *bas.*

La prise de corps est signée. Les huissiers viendront bientôt.

DEGERSON.

La charmante journée !

DORVILLE, *bas à St.-Ange.*

Nous jouerons, n'oubliez pas le Champagne et les dez. Nous le tenons. (*Haut.*) Lafleur, prépare tout pour le concert, le bal et pour le jeu; entends-tu ? pour le jeu. (*Ils sortent.*)

SCÈNE XI.

LAFLEUR, *seul.*

C'est çà, prépare tout; et pendant ces préparatifs on dînera sans moi... Le vilain métier que celui de domestique ! au moment de la peine, on vous appelle ; à l'instant du plaisir on vous éloigne... Tout le monde devrait être maître... Qu'est-ce que je dis donc ? je serais encore valet de moi-même. Allons, préparons les tables de jeu.

SCÈNE XII.

MARIETTE, LAFLEUR.

MARIETTE.

Ah !

LAFLEUR.

Qu'as-tu donc ?

MARIETTE.

Il se passe ici quelque chose d'extraordinaire. Le chevalier a reçu une lettre qui paraît l'inquiéter beaucoup. Il en a parlé tout bas à Dorville, qui faisait des signes à M. Degerson... et j'ai retenu ces mots : Lettre de change de dix mille francs, prise de corps.

LAFLEUR.

Est-il possible ?

MARIETTE.

Il y a un complot, te dis-je. Dorville parlait bas à M. De-

gerson ; ils s'entendent. Ce vieux financier dévore des yeux ma jolie maîtresse?

LAFLEUR.

L'or d'un vieux financier l'emporterait-il sur l'amour de mon maître?

MARIETTE.

On a vu des choses plus extraordinaires; mais ce n'est pas cela qui m'inquiète davantage.

LAFLEUR.

Que se passe-t-il donc encore ? Ton imagination est bien triste. Tu vois tout en noir, et tu oublies que ce jour est un jour de fête.

MARIETTE.

Tu sais que parmi nos convives, nous avons un jeune homme de province.

LAFLEUR, *impatienté.*

Après ?

MARIETTE.

Il a sur lui une somme considérable qui ne lui appartient pas. Dorville parle de jeu... en un mot, je crains qu'on ne dépouille l'ami de ton maître. Il faudra trouver quelques moyens pour prévenir ce malheur.

LAFLEUR.

Je n'en connais qu'un ; c'est d'avertir M. Tiberge de tout ce qui se passe, et de le ramener promptement ici. (*Il sort.*)

SCÈNE XIII.

DESGRIEUX, MANON LESCAUT, DORVILLE, DEGERSON, ST.-ELME, ST.-ANGE, LAFLEUR, MARIETTE, INVITÉS, DANSEURS.

DEGERSON.

Allons, la fête, la fête !

DORVILLE.

Entrez tous.

(*Les danseurs et les danseuses entrent sur la scène, et se placent sur deux rangs ; Manon Lescaut, conduite par Desgrieux, entre et va se placer sur une estrade.*)

BALLET.

DORVILLE.

M. Degerson, votre fête est charmante ! rien ne manque aux hommages qui vous étaient dûs, ma cousine.

MANON LESCAUT.

J'en suis reconnaissante.

DESGRIEUX.

Moi, j'en suis enivré !

DEGERSON.

Rien ne manque aussi à la manière dont mademoiselle y répond ; on ne fait pas avec plus de grâce les honneurs de sa maison.

MANON LESCAUT.

Je m'applique à faire régner chez moi cette politesse franche, aimable, qui laisse à tout le monde une douce liberté, et qui caractérise si bien la gaîté française.

DORVILLE.

Pour terminer gaîment notre fête, il ne nous reste plus qu'à jouer.

MANON LESCAUT.

Eh ! mon cousin, pourquoi jouer ? je sais que ce plaisir est à la mode ; par avarice ou par vanité, on aime à étaler de l'or sur un tapis vert. Les brelans, le craps, sont la folie du jour ; mais ce passe-temps me paraît très-dangereux ; on croit se réunir pour une fête, on ne s'assemble que pour se ruiner... et les joueurs sont d'autant plus malheureux, que le bon ton ne leur permet pas de se plaindre ; et que l'on emporte une inquiétude d'autant plus forte qu'elle commence à la porte du bal, pour éclater dans le sein du ménage.

DESGRIEUX.

Plus d'une jeune femme y trouva sa ruine.

DEGERSON.

Et plus d'une vieille présidente aussi. Je sais çà, moi, je sais çà.

MANON LESCAUT.

Ah ! laissons les finesses du wisk, les délicatesses du boston aux oisifs des petites villes ; et pour nous, qui habitons le centre des arts, du goût et de la politesse, ne leur donnons pas au moins ce ridicule exemple. M. Degerson a, je crois, une loge dans tous les spectacles. Pourquoi n'irions nous pas

entendre à l'Académie Royale, madame Saïnt-Huberti; aux Français, le Kain et Clairon; aux Italiens, Clairval ou Colombe ?

DEGERSON.

C'est mon spectacle, à moi. J'aime les balourdises de *Camérani* et les gentillesses de *Carlin*.

MANON LESCAUT.

Pourquoi ne pas préférer les Français? *Turcaret*, par exemple.

DEGERSON.

Je n'aime pas cette comédie; on s'y moque des financiers. C'est immoral.

DORVILLE.

Mais tout peut s'arranger. Jouons un moment; nous verrons ensuite. Je propose un brelan pour ces dames. Nous, nous ferons un tour de passe-dix.

(*Desgrieux et Manon Lescaut font un mouvement.*)

TOUS.

Eh bien ! jouons. (*On prepare les tables de jeu.*)

(*Tout le monde se place et l'on commence à jouer.*)

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, TIBERGE, LAFLEUR.

LAFLEUR, *bas à Tiberge, montrant St.-Elme.*

Monsieur, le voici.

TIBERGE.

Vous vous nommez Saint-Elme.

ST.-ELME, *très-animé, à la table de jeu.*

Oui, Monsieur; après la partie, je suis à vous.

TIRERGE.

Pardonnez... Ce que j'ai à vous dire ne peut se différer.

DORVILLE.

Quelle impatience !

ST.-ELME, *agitant vivement le cornet.*

Un moment, de grâce !

TIBERGE, *l'empêchant de jouer, et d'un ton grave.*

Monsieur, j'ai à vous parler, de la part du banquier Dorgemon.

ST.-ELME, *frappé par ce nom.*

Dorgemon ! Dorgemon ! (*Il va près de Tiberge.*)

TIBERGE, *à voix basse.*

Monsieur, je suis ami de votre père, et porteur des lettres de change du banquier Dorgemon. Voici les effets passés à mon ordre. Les fonds vous en ont été confiés, et vous alliez les exposer au jeu !

ST.-ELME.

O ciel! Monsieur, quel service vous me rendez ! prenez, prenez. (*Il lui remet les billets et sort vivement.*)

SCÈNE XV.

LES MÊMES, *excepté* ST.-ELME.

DORVILLE.

Eh bien! où va-t-il donc ?

TIBERGE.

Chez son négociant. Il ne pouvait tarder de lui annoncer qu'il vient de payer en mes mains, trente mille francs qui lui avaient été confiés. Il remplit un devoir.

DORVILLE.

Un devoir ! Ah ! c'est différent !

TIBERGE.

C'est le ciel qui m'envoie.

DORVILLE *à part.*

C'est plutôt le diable.

TIRERGE.

De nos jours, le jeu n'est plus un amusement, c'est une frénésie. L'ardeur du gain s'est emparée de toutes les classes de la société ; partout, mille piéges sont tendus à l'inexpérience, à la vanité ; et toujours, après avoir exposé sa fortune, on finit par compromettre son honneur.

SCÈNE XVI.

LES MÊMES, MARIETTE.

MARIETTE, *très-agitée et faisant des signes à Desgrieux.*

Monsieur, monsieur le Chevalier !

DESGRIEUX.

Qu'est-ce donc ?

MARIETTE.

Des gens de justice entourent votre maison, et l'on vient vous arrêter pour dettes.

DORVILLE, *bas à Degerson.*

L'incident est bien préparé. Profitez-en.

SCÈNE XVII.

LES MÊMES, LAFLEUR, UN HUISSIER.

LAFLEUR.

Monsieur le Chevalier, cet huissier vous demande. Il est porteur d'une lettre de change de dix mille francs, qu'il faut acquitter, ou le suivre en prison.

DORVILLE.

Qu'est-ce à dire, en prison ? croyez-vous que monsieur le chevalier Desgrieux soit sans protecteurs ?

DEGERSON.

On est trop heureux de servir ses amis; (*Bas à Manon Lescaut.*) et une jolie femme. (*Haut.*) Monsieur l'huissier, vous connaissez sans doute, M. Degerson, un des plus riches fermiers de la Gabelle ? son papier vous paraît bon ? Prenez donc ces dix mille francs de billets au porteur, et laissez-nous en repos.

TIBERGE.

Ne les recevez pas. Le Chevalier connait à peine M. Degerson, et c'est à moi qu'il appartient de payer les dettes de mon ami. J'agis d'ailleurs au nom de son père. Suivez-moi ; viens, Desgrieux, viens, mon ami, sors de cette maison. (*Il l'entraîne et sort avec l'huissier.*)

SCÈNE XVIII.

MANON LESCAUT, DORVILLE, DEGERSON, St.-ANGE, LAFLEUR, MARIETTE, Invités.

DORVILLE.

On se dispute pour payer vos dettes. La scène est nouvelle. Il faut avouer pourtant que des créanciers sont de véritables trouble-fête. Saint-Ange, accompagnez ces dames.

MANON LESCAUT.

Mesdames, je regrette... (*Saint-Ange sort avec les invitées.*)

SCÈNE XIX.

MANON LESCAUT, DORVILLE, DEGERSON.

DORVILLE.

En vérité, ma cousine, je ne conçois rien à votre silence. Monsieur Degerson vient de vous donner une grande preuve d'intérêt, et vous ne lui dites rien ?

MANON LESCAUT.

Excusez-moi, Monsieur; mais en nous quittant, monsieur Tiberge a lancé sur moi un regard si terrible! que je crains les suites de cet événement ! En s'éloignant, Desgrieux ne m'a pas dit un seul mot. O ciel ! voudrait-on nous séparer?

DORVILLE.

Pourquoi s'affliger ? tu ne manqueras pas de consolateurs. (*Bas à Degerson.*) Parlez donc.

DEGERSON, *balbutiant.*

Mademoiselle, il n'est pas de sacrifices que je ne fasse pour... pour... Rien n'est plus vrai, Mademoiselle, je ne puis vous exprimer toutes les délicatesses que vous m'inspirez. (*Bas à Dorville.*) J'espère que voilà une déclaration.

MANON LESCAUT.

Je suis très-sensible à vos bons procédés, Monsieur ; mais vous excuserez mon trouble, et je vous demande la permission de me retirer.

DEGERSON.

Et moi, la permission de baiser cette main charmante. Comme elle est agitée, la pauvre petite !

MANON LESCAUT.

Que je suis malheureuse ! (*Elle s'assied et devient rêveuse.*)

DORVILLE.

Ce Tiberge est venu bien mal-à-propos. On allait accepter vos services.

DEGERSON.

On les acceptera. Votre cousine est charmante ; je sens en la voyant un certain trouble dont je ne me croyais plus capable. (*Il s'anime.*) Je l'aime... oui je l'aime de toute la puissance... dont je suis susceptible... et si l'on retranchait de mon imagination, la somme... la somme de bonheur que j'en attends, on me réduirait à zéro.

DORVILLE.

A zéro ! comme vous peignez l'amour ! Écoutez, il me vient une idée. Allez m'attendre au jardin, faites avertir un de vos gens, et qu'il vous suive armé.

DEGERSON.

Armé !

DORVILLE.

Oui, armé ; cela est nécessaire.

DEGERSON.

Allons, monsieur Dorville, je m'abandonne à vos conseils.

DORVILLE, *le poussant.*

C'est fort bien, allez m'attendre.

SCÈNE XX.

MANON LESCAUT, DORVILLE,

DORVILLE.

L'autre affaire a manqué ; celle-ci doit réussir ; ma cousine, ma cousine, arme-toi de courage ; et songe qu'il est temps de prendre un parti.

MANON LESCAUT.

O ciel ! qu'allez-vous m'apprendre ? le chevalier Desgrieux.....

DORVILLE.

Tiberge l'a fait sortir de cette maison ; il n'y reviendra plus, il est perdu pour toi : cette position est cruelle ; mais un protecteur puissant et riche...

MANON LESCAUT.

Quel conseil osez-vous me donner ? Je tromperais Desgrieux, celui qui a tout sacrifié pour moi !... Jamais, jamais !

DORVILLE.

Calme-toi !

MANON LESCAUT.

Sa fortune, son état, la tendresse de son père, l'estime de son ami, la considération de la société, il ose tout m'immoler !.... Et moi, moi, qui l'aime, je l'abandonnerais ! parent cruel, conseiller perfide ! laissez-moi, éloignez-vous, éloignez-vous. (*Il sort.*)

SCÈNE XXI.

MANON LESCAUT, *seule.*

Vouloir m'arracher celui que j'aime ! vouloir, par une conduite coupable, me rendre indigne de l'amour que je lui ai inspiré ! S'il est perdu pour moi, faut-il me déshonorer ? Non... que ma douleur lui fasse connaître la force de mes regrets et de ma tendresse.

SCÈNE XXII.

MANON LESCAUT, DESGRIEUX.

DESGRIEUX.

Ma chère Lescaut !

MANON LESCAUT.

Ah ! c'est toi ! c'est toi !...

DESGRIEUX, *dans le plus grand désordre.*

Oui, c'est moi, c'est moi, qui promets en vain de te quitter... C'est moi, qui méconnais la voix de mon ami, qui oublie mon père, tes dangers, tous mes devoirs peut-être. Mais ma chère Lescaut, je t'implore... délivre-moi d'une passion funeste. Donne-moi la force qui me manque, sois généreuse, et dis-le moi toi-même; oui, dis-moi qu'il faut que je t'oublie.

MANON LESCAUT.

Que tu m'oublies !... jamais !

DESGRIEUX, *avec force, et indignation.*

Sais-tu que cet infâme Dorville allait commettre sous tes yeux et dans ta maison une action exécrable ? sais-tu que sans Tiberge, il allait déshonorer le jeune Saint-Elme en lui faisant perdre une somme qui lui avait été confiée par son négociant ?.. Sais-tu enfin qu'il a formé le projet de te livrer à un infâme séducteur ?

MANON LESCAUT.

Ah ! ne me quitte pas ! défends-moi, pardonne-moi... Je ne le verrai plus... le perfide ! sans ton indulgente bonté, je m'en serais déjà séparée.

DESGRIEUX.

Mes torts sont plus grands que les tiens. J'ai craint de te déplaire, et je t'ai perdue. Mais mon père te poursuit. Mille dangers t'environnent. Est-ce à toi d'être punie de mes fautes ?

MANON LESCAUT.

Ah ! ce sont les miennes qu'il faut réparer. L'amour du luxe m'a perdue. Cette maison ne me convenait pas. Cette parure ne devait pas être mon partage : en avais-je besoin pour te plaire ? non. O mon ami ! reprends les diamants que tu m'as donnés (*Elle arrache ses diamants et les donne à Desgrieux.*) C'est ton cœur seul que je veux garder. Je me résigne à mon sort ; pour toi, je supporterai tout. Eh ! si tu m'aimes, ne serai-je pas toujours trop heureuse ? Je reprendrai mes habits ; je ne te serai plus à charge. Pourvu que j'habite la ville où tu seras, que je respire l'air que tu respireras, que je puisse te voir enfin, rien ne me manquera. Ah ! ne me refuse pas cette grâce ! je l'implore à tes pieds. (*Elle se jette à ses genoux.*)

DESGRIEUX.

O ma chère Lescaut ! qui pourrait te résister ?

MANON LESCAUT.

N'est-il pas vrai que tu ne veux plus me quitter ? Ah ! s'il n'y eut jamais un amour tel que le tien, il est impossible aussi d'être aimé plus tendrement que toi. J'entends quelqu'un ! on te cherche peut-être. Viens, viens.

(*Elle l'entraîne dans le kiosque.*)

SCÈNE XXIII.

DEGERSON, PASQUIN. (*Il fait tout-à-fait nuit.*)

DEGERSON, *d'une voix tremblante.*

Pasquin ?

PASQUIN, *en tremblant.*

Monsieur ?

DEGERSON.

Comment ! tu trembles ?

PASQUIN.

Mais vous tremblez vous-même.

DEGERSON.

Voyez ce maraud ! je suis en bonne fortune, et il dit que je tremble. Demeure là ; sois ferme, et si quelqu'un voulait approcher de ce kiosque, défends ton maître, entends-tu ?

PASQUIN, *tremblant.*

Je vous défendrai, Monsieur, ne craignez rien. Je suis ferme.

DEGERSON.

Et moi aussi, je suis ferme. Ah ! mon dieu ! j'entends quelqu'un.

PASQUIN, *balbutiant.*

Ce n'est rien, Monsieur ; vous avez tort d'avoir peur.

DEGERSON.

Silence ! Dorville m'a promis que je verrais mademoiselle Lescaut. J'entrerai dans ce kiosque au moment où il va en sortir... J'entends du bruit de côté. On ouvre la porte... quel bonheur ! (*A voix basse.*) Monsieur Dorville, est-ce vous ?

SCÈNE XXIV.

DEGERSON, PASQUIN, *dans le fond*, DESGRIEUX.

DESGRIEUX, *à part, sortant du kiosque.*

Quelqu'un a parlé.

DEGERSON *de même.*

Monsieur Dorville, est-ce vous ?

DESGRIEUX, *contrefaisant sa voix.*

Oui.

DEGERSON, *rassuré et soupirant.*

Oh ! c'est-lui. Que je vais être heureux !

DESGRIEUX, *à part.*

Que veut-il dire ?

DEGERSON.

Mademoiselle Lescaut est enfin raisonnable : elle a senti que le chevalier Desgrieux ne lui convenait plus. Qu'aurait-elle fait de l'amour d'un pauvre gentilhomme qui n'a plus que la cape et l'épée ?

DESGRIEUX, *à part.*

J'étouffe de colère.

DEGERSON.

Je dois mieux lui plaire, dites-vous ? parbleu ! je le crois ; tous ces blondins ne sont bons qu'à débiter des sornettes. Vous n'avez pas eu de peine à lui persuader qu'un amant d'un âge mûr, lui promettait la fortune, la considération, et toutes sortes de plaisirs... Vous ne répondez-pas ? mademoiselle Lescaut ne consent-elle pas à me reçevoir ?

DESGRIEUX, *d'une voix forte et saisissant Degerson.*

Non, ah ! malheureux !

DEGERSON.

On m'étrangle ! au secours ! (*Il se sauve, Pasquin effrayé tire un coup de pistolet en l'air.*)

DESGRIEUX, *l'épée à la main.*

Un guet-à-pens ! scélérat. (*Il poursuit le valet, et le blesse.*)

SCÈNE XXV.

DESGRIEUX, MANON LESCAUT, MARIETTE, LAFLEUR, DOMESTIQUES, *portant des flambeaux.*

DESGRIEUX.

Mon épée est sanglante ! j'ai blessé quelqu'un.

MANON LESCAUT.

Qu'allons nous devenir ? ah ! fuyons !

SCÈNE XXVI.

LES MÊMES, TIBERGE.

TIBERGE.

Que s'est-il donc passé ? Un domestique a été blessé dans cette maison ; le peuple s'assemble, la garde accourt.

MANON LESCAUT.

Sauvez votre ami, et que je sois la seule exposée ; fuyez !

TIBERGE, *avec sévérité.*

Ainsi, Mademoiselle, le chevalier Desgrieux est compromis, et pour vous, sans doute ?

DESGRIEUX.

Ah ! mon cher Tiberge, ne l'accuse pas ; elle est innocente !

MANON LESCAUT.

N'importe, fuyez.

SCÈNE XXVII.

LES MÊMES, UN CAPITAINE, SOLDATS DU GUET.

LE CAPITAINE.

Arrêtez ! un homme blessé sort de cette maison, et d'après les renseignemens qu'on m'a fait parvenir sur votre compte, Mademoiselle, je ne puis me dispenser de vous arrêter.

MANON LESCAUT.

Mon cher Desgrieux !

DESGRIEUX.

Non, je ne te quitte pas.

LE CAPITAINE.

Vous ne pouvez la suivre.

DESGRIEUX.

Et quoi ! vous oseriez !...

LE CAPITAINE.

La résistance est vaine.

TIBERGE.

Monsieur, je suis connu des magistrats, et je réponds...

LE CAPITAINE.

Vous méritez leur estime, je le sais, Monsieur; mais cette affaire est d'une importance que vous ne pouvez prévoir; elle peut entraîner les peines les plus graves, et je dois remplir mon devoir.

DESGRIEUX.

N'espérez pas l'arracher de mes bras !

LE CAPITAINE.

Soldats, obéissez !

DESGRIEUX.

N'approchez pas !

MANON LESCAUT, *jetant un cri.*

Arrêtez !

LE CAPITAINE.

Votre imprudence est dangereuse.

DESGRIEUX, *se débattant.*

Ah ! de grâce !

LE CAPITAINE.

Votre prière est inutile.

(*Desgrieux fait un mouvement. Les soldats l'arrêtent, le séparent de Manon Lescaut qu'ils entraînent d'un autre côté. Desgrieux tombe dans les bras de Tiberge.*)

Tableau Général.

FIN PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME.

Le Théâtre représente le dehors d'une barrière de Paris : sur la hauteur, le bâtiment de Bicêtre. A droite et à gauche, sur le devant de la scène, des guinguettes. Une tonnelle d'un côté. Un banc de pierre sur lequel Desgrieux est endormi. Le jour se lève. Le Théâtre se remplit de marchands et de marchandes qui entrent par la barrière.

SCÈNE I.

GROS-JEAN, PIERRE, *sous la tonnelle*, DESGRIEUX, LAFLEUR.

LAFLEUR, *s'essuyant les yeux.*

Malheureux jeune homme ! le désespoir, la fatigue ont épuisé ses forces... Mais enfin, il repose, et le sommeil l'accable au point que tout le bruit qui l'environne ne saurait le réveiller.

GROS-JEAN.

Nous sommes à la barrière de Fontainebleau, à peine il est jour, et bien des gens sont déjà sur pied.

PIERRE.

Ce sont les marchands et les marchandes qui entrent par la barrière, pour approvisionner Paris. Et puis, tu ne sais donc pas ?

GROS-JEAN.

Non, quoi qu'il n'y a.

PIERRE.

Il y a des curieux et des musards dans Paris. Tu vois ben ce bâtiment là haut ?

GROS-JEAN.

Eh oui ! c'est une maison où c'qu'on trouve des prisonniers

de toute espèce. J'y ai t'été, par curiosité, s'entend. Dieu merci, dans notre famille, personne n'a jamais pris son couvert dans c'te grand' diable de maison. Mais, dis-moi : qu'est-ce que tous ces curieux attendent ? (*Le peuple circule sur la montagne.*) Est-ce que les inséparables quittent aujourd'hui Paris pour aller dans les ports de mer ?

PIERRE.

Ce n'est pas çà ; ce sont des demoiselles qui vont partir.

GROS-JEAN.

Des demoiselles !

PIERRE.

Eh oui, des demoiselles qui n'ont pas su rester dans leux états, qui ont abandonné leur père et leur mère... Ça finit toujours mal. Au lieu que c'te jolie Fanchette, la fille de notre hôte, qui épouse un garçon de son métier, all' sera une brave ménagère, une bonne mère de famille ; all' finira bien, et all' vaut mieux que beaucoup de demoiselles qui sont plus parées qu'elle.

GROS-JEAN.

All' vont partir, dis-tu ? et où les conduit-on ?

PIERRE.

Au Hâvre, et de là, on les embarquera pour la Nouvelle-Orléans.

GROS-JEAN.

Pour c'te ville où on raffine le sucre, à trente lieues de Paris ?

PIERRE.

Ah ben ! tu ne sais guère ta giographie. La Nouvelle-Orléans, c'est une ville ; non, c'est une île qui est dans l'autre monde. Tu ne sais pas encore ce que je me suis laissé dire ?

GROS-JEAN.

Non ; mais parle donc.

PIERRE.

T'es si curieux, que ça t'en ôte la soif, n'est-ce pas ? buvons, et puis je causerons. (*Ils boivent.*) Je suis du quartier, vois-tu ; et je sais tout ce qui se passe là haut. Je me suis donc laissé dire qu'on devait amener ce matin une grande dame qui avait des diamans, et qui va partir à pied.

GROS-JEAN.

Bah ! et comment la nomme-t-on ?

PIERRE.

Mademoiselle Lescaut.

GORS-JEAN.

C'est-i' possible !

PIERRE.

On dit pourtant que cette demoiselle est une excellente personne ; all' donne toujours de bons conseils aux autres, et all' n'est pas si coupable qu'on le dit... mais all' a un ennemi riche.

GROS-JEAN.

Il ne faut pas se brouiller avec les gens qui sont riches.

PIERRE.

Vois-tu ce jeune homme qui dort sur ce banc de pierre ? on m'a dit que c'était le chevalier Desgrieux. Regarde ces deux grandes raies qu'il a au-dessous des yeux : c'est qu'il a pleuré toute la nuit.

GROS-JEAN.

C'est son frère, peut-être ?

PIERRE.

C'est pis que ça ; c'est son amant.

GROS-JEAN.

Et ce gros gaillard que je vois là ?

PIERRE.

Ça, c'est son domestique ; il a ben pleuré aussi ; il pleure encore... ça me touche. (*A voix basse.*) Eh ! Monsieur le domestique ! vot' maître dort ; venez vous rafraîchir avec nous. (*Lafleur marche sur la pointe du pied en regardant toujours son maître.*) Il paraît que vous avez ben du chagrin, mon garçon, buvez. (*Il verse.*)

LAFLEUR, *sanglottant et buvant.*

A votre santé.

PIERRE, *lui versant de nouveau.*

Encore.

LAFLEUR, *sanglottant plus fort.*

J'ai bien du chagrin.

GROS-JEAN, *lui versant.*

Il faut noyer ce chagrin-là.

LAFLEUR, *de même.*

Je crois que j'en mourrai. (*Il boit.*) J'entends mon maître, pardon.

PIERRE.

On dit que les valets sont de si mauvais sujets... en v'là un au moins qui m'a l'air d'un brave garçon.

GROS-JEAN.

Il pleure bien, et il ne boit pas mal ; mais la mariée est encore à l'église; allons la rejoindre ; le beau jour !

SCÈNE II.

DESGRIEUX, LAFLEUR.

DESGRIEUX, *se réveillant.*

Le beau jour, disent-ils ; ils ne savent pas... Ah ! ma tête se perd.

LAFLEUR.

Mon cher maître, calmez-vous.

DESGRIEUX.

C'est toi, Lafleur, tout le monde ne m'abandonne donc pas ?

LAFLEUR.

Vous abandonner, mon cher maître, jamais ! (*Il lui prend la main.*)

DESGRIEUX.

Bon Lafleur !... quels sont ceux qui...

LAFLEUR.

Qui étaient avec moi, ce sont de braves gens; ils prennent part à nos peines.

DESGRIEUX.

Et quelle est la cause de leur joie ?

LAFLEUR.

Le maître de cette guinguette est leur ami, qui marie sa fille, et ils célèbrent leur bonheur.

DESGRIEUX.

Leur bonheur !

LAFLEUR.

Il est d'autant plus grand, disent-ils, que la mariée est à-la-fois jeune et sage.

DESGRIEUX.

Ils ont raison : le vrai bonheur est le prix de la sagesse, et

dès qu'on l'oublie, on doit s'attendre... Celle que j'adore est perdue pour moi! mais avant de rendre à la terre ce cœur brûlant qui ne peut battre que pour elle, je veux encore la voir, lui parler, soutenir son courage... et quand elle m'aura quitté; quand chaque minute l'éloignera d'avantage de moi, mon bras n'aura pas besoin d'attenter à mes jours... je mourrai; oui, je mourrai de douleur et d'amour!

LAFLEUR.

Que dites-vous? ah! mon cher maître! quittons ces lieux.

DESGRIEUX, *avec force.*

Quitter ces lieux! qui? moi, l'abandonner! non, jamais, jamais! quand tous les supplices seraient prêts, quand tous les bourreaux seraient réunis, je mourrais mille, fois plutôt que de m'en séparer! Mon cher Lafleur, l'instant approche; bientôt la cloche va sonner l'heure du départ. Regarde ces femmes impatientes de voir couler les larmes d'une infortunée? peux-tu distinguer d'ici leur barbare empressement? leur farouche curiosité?... Peut-on concevoir que le sexe le plus faible et le plus sensible, se montre toujours plus avide d'un semblable spectacle? Le tableau d'une femme humiliée, plaît-il à leur orgueil? frappée par les loix, abandonnée par la nature entière, vont-elles la poursuivre encore de leurs infâmes cris? Eh bien moi, je leur dirai: cette femme que le monde repousse, tout m'attire vers elle; sa jeunesse, son inexpérience, le cœur le plus aimant: tout l'excuse. C'est moi qui l'ai séduite; moi seul, j'ai causé sa perte; mais je la réparerai... je la suivrai jusques sur les plages lointaines de la Nouvelle-Orléans, et les hommes qui habitent cette île, ceux que vous nommez Sauvages, ils auront plus de justice et de pitié que vous.

LAFLEUR.

Vous quitteriez la France, votre patrie! vous abandonneriez pour jamais votre ami Tiberge, votre père?

DESGRIEUX.

Tiberge! mon père! Ah! grands dieux! que vais je devenir? (*On entend le retour de la noce : une musique gaie et légère.*) Ah! je succombe à tant de peines! (*Il tombe dans les bras de Lafleur qui le met sur le banc de pierre.*)

SCÈNE III.

LES MÊMES, PIERRE, *à la tête de la noce.*

Il faut que tout le monde soit heureux aujourd'hui. Allons, mes enfants chantons, dansons, et buvons (*Ils dansent et rentrent après sous la tonnelle.*)

SCÈNE IV.

DESGRIEUX, LAFLEUR.

LAFLEUR.

Mon maître ! mon cher maître ! la foule va nous environner, et vous ne reverrez plus Mademoiselle Lescaut.

DESGRIEUX.

Je ne la reverrai plus !

LAFLEUR.

Monsieur, Monsieur, j'aperçois mademoiselle Mariette.

SCÈNE V.

LES MÊMES, MARIETTE, *en paysanne.*

LAFLEUR.

Que t'est-il arrivé, pourquoi cet habit de paysanne ?

MARIETTE.

Ah ! bon dieu ! la bonne maîtresse que j'ai perdue !

DESGRIEUX.

Expliquez-vous.

MARIETTE.

Lorsque mademoiselle Lescaut a été enlevée de chez elle, vous savez, Monsieur, que je suis restée seule. Monsieur Tiberge a couru pour vous obtenir un appui ; vous, rien n'a pu vous faire consentir à abandonner ma maîtresse ; et cependant ni vous, ni moi, n'avons pu la suivre et la consoler. Déjà traitée en criminelle, ma pauvre maîtresse gémit dans le fond d'une prison. Le lieutenant de police m'a fait con-

duire chez lui ; il était si irrité, il paraissait si convaincu de la part que ma maîtresse avait prise à l'infâme conduite de Dorville, qu'il a été mécontent de toutes mes réponses. (*Elle pleure.*) Et savez vous qu'elle est la cause de sa colère ? C'est ce monsieur Degerson ; oui, il a persuadé au lieutenant de police que ma maîtresse était criminelle. Il ne m'a pas été possible de la justifier. On m'a renvoyée... et comme je partais, on m'a remis cette lettre de la part de Mademoiselle Lescaut.

(*Elle lit d'une voix émue, en s'interrompant.*)

« Bonne Mariette, comme je ne puis te payer tes gages, je » t'envoie mes bracelets : tu vendras à ton profit, les dia- » mants qui les entourent. Je t'engage à reprendre tes habits » de paysanne

C'est ce que j'ai fait.

» A regagner ton village, à rejoindre ton père : ne quitte » plus la condition dans laquelle le ciel t'a fait naître. Le vice » n'a qu'un faux éclat : plus il brille, plus il est prêt à » s'éteindre ; que mon exemple te serve de leçon. Je vais » mourir méprisée.

Ici ses larmes ont effacé quelques mots. Elle parlait de vous.

DESGRIEUX.

De moi ! (*Il prend la lettre et lit.*)

» Vois le chevalier Desgrieux ; remets lui le bracelet sur » lequel est mon portrait ; dis-lui que je n'oublierai jamais » toutes les preuves d'amour qu'il m'a données ; mais qu'il » ne cherche plus à me voir. Fais-lui mes adieux pour » la vie. »

MARIETTE.

Mon cher maître ! voici les bracelets.

DESGRIEUX.

Garde.

MARIETTE.

Monsieur Tiberge m'a payé mes gages. La somme qu'il m'a remise me suffit, et je vais rejoindre mon père ; adieu, Lafleur ; adieu à Monsieur le chevalier. (*Elle sort en cachant ses larmes.*)

SCÈNE VI.

DESGRIEUX, LAFLEUR.

DESGRIEUX, *regardant le portrait.*

Voilà donc l'image de ma chère Lescaut ! (*Il place le portrait sur son cœur.*) Portrait charmant ! viens là, sur mon cœur, et pour toujours !

LAFLEUR.

Le voilà plus tranquille.

DESGRIEUX.

Dis moi, Lafleur, quelle est la main barbare qui osera flétrir tant de charmes ?

LAFLEUR.

Monsieur...

DESGRIEUX.

Les hommes n'ont-ils plus de pitié ?

LAFEUR.

Monsieur...

DESGRIEUX.

Les plaintes de mon père, les complots de Dorville, en est-ce assez pour la flérir ? Ciel ! qu'entends-je ? (*La cloche sonne.*) La cloche fatale a sonné. Les portes de sa prison vont s'ouvrir ! Plus d'espoir... Volons à sa rencontre. Demeure ici, et attends-moi.

La foule couvre la montagne ; on voit Desgrieux courir, s'agiter. Les femmes montent ; elles sont enveloppées par la garde et le peuple. Desgrieux cherche à reconnaître Manon Lescaut. Il témoigne tour-à-tour son inquiétude et son espoir, et il redescend précipitamment la montagne.)

Mes yeux l'ont cherchée vainement. Elle n'y est pas. Lafleur, elle n'y est pas L'aurait-on épargnée ? Grand dieu ! si tu lui sauves cet affront, reçois mes actions de grâces.

LAFLEUR.

Voici monsieur Tiberge.

SCÈNE VII.

DESGRIEUX, LAFLEUR, TIBERGE.

TIBERGE.

Arme-toi de courage. Ne reste pas en ces lieux. Suis-moi, mon ami.

DESGRIEUX.

Où est-elle ?

TIBERGE.

Détourne tes regards d'un spectacle aussi funeste. Elle va venir; songe à ta sûreté. Honteux du piége dans lequel il avait été conduit, Saint-Elme en a demandé raison à Dorville: ils se sont battus. Dorville est mort; son complot peut retomber sur toi.

DESGRIEUX.

Où est-elle ? où est-elle ?

TIBERGE.

Si tu résistes à la voix de ton ami, si tu persiste à rester en ces lieux, elle va bientôt s'offrir à tes regards.

DESGRIEUX.

Et tu veux que je m'en aille! Non, non, je l'attends; je veux la voir. Mais n'as-tu rien à me dire sur le sort qu'on lui destine ?

TIBERGE.

J'ai tout tenté pour la sauver; mais, en vain j'ai demandé sa grâce; tout ce que j'ai pu obtenir, c'est qu'elle partira seule.

DESGRIEUX.

Mon cher Tiberge, je me jette à tes pieds ! fais que je puisse la voir.

TIBERGE.

Cette entrevue ne fera qu'accroître ta peine.

DESGRIEUX.

Mon ami !

TIBERGE.

Tu dois te résigner à ton sort.

DESGRIEUX.

Par pitié !

TIBERGE.

Veux-tu t'exposer au plus grand danger ? Apprends que les archers qui la conduisent ont reçu l'ordre de charger leurs armes ; ils ont ton signalement, et si tu t'approches d'eux, ils pourraient attenter à tes jours.

DESGRIEUX, *se relevant avec exaltation.*

Eh bien, je mourrai pour elle.

TIBERGE.

Chevalier, reviens à toi ; rappelle ta raison.

DESGRIEUX.

Que je puisse la voir, lui parler un moment, et je m'engage à te suivre.

TIBERGE.

Et tu rejoindras ton père ?

DESGRIEUX, *dans le plus grand trouble.*

Oui, oui... je te le promets.

TIBERGE.

Il suffit. Je me flatte d'obtenir ce que tu demandes. Tu lui parleras, tu recevras ses derniers adieux. La voici, sois prudent.

SCÈNE VIII.

DESGRIEUX, TIBERGE, MANON LESCAUT *descend la montagne entre deux archers, un* CAPITAINE, *marche en avant.*

MANON LESCAUT.

C'est lui ! Desgrieux, je me meurs.

DESGRIEUX, *retenu par Tiberge et Lafleur.*

Ma chère Lescaut ?

LE CAPITAINE.

Jeune homme, éloignez-vous.

DESGRIEUX.

Laissez-moi, laissez-moi. Je veux mourir à ses pieds.

LE CAPITAINE.

Soldats, retenez ce jeune imprudent. (*A Tiberge.*) Et vous, Monsieur, si vous avez quelque empire sur son esprit, faites le rentrer dans cette maison.

TIBERGE, *entraînant Desgrieux.*

Viens, Desgrieux, viens; compte sur ma parole.

DESGRIEUX.

Ah! Tiberge, ne m'abandonne pas. (*Ils sortent.*)

SCÈNE IX.

MANON LESCAUT, LE CAPITAINE, ARCHERS.

LE CAPITAINE.

Placez une sentinelle à cette porte, et que ce jeune homme ne puisse en sortir.

MANON LESCAUT.

Hélas, je ne le verrai plus!... Que dis-je? loin de désirer sa présence, je dois prier le ciel qu'il l'éloigne à jamais. Tout-à-l'heure il était là. Je l'ai vu. Je suis à la place qu'il a occupée... Monsieur, permettez-moi de rester un moment en ces lieux?

LE CAPITAINE.

Je vous le permets.

MANON LESCAUT.

Pourquoi l'avoir fait éloigner?

LE CAPITAINE.

J'ai dû lui épargner une imprudence.

MANON LESCAUT.

Et l'on me prive même de ses derniers adieux! Ah! Monsieur! si le chevalier revient, ne l'irritez pas, laissez-moi lui parler; un mot de moi sera plus puissant que vos menaces. Il m'aime, il m'aime encore malgré l'humiliation dans laquelle je suis tombée; mais son désespoir mérite quelque ménagement; moi seule, je suis coupable; et ce n'est pas sur lui que doit tomber votre colère.

LE CAPITAINE.

Ne craignez rien.

MANON LESCAUT.

Monsieur... Personne ne passe en ces lieux, personne ne me regarde; si quelqu'un approche, ordonnez qu'il s'éloigne;

qu'on ne me voie pas. Grand dieu! où me cacher? (*Elle pleure et se couvre le visage de ses deux mains.*)

LE CAPITAINE.

Pourquoi cet effroi?

MANON LESCAUT.

Je ne reverrai donc plus la France! je suis bannie, exilée de ma patrie, un climat sauvage va consumer ma vie. Ils l'ont ordonné! Monsieur, ne repoussez pas la prière que je vous adresse, c'est la dernière; mon heure est marquée: je vais mourir; oh! oui, je vais mourir. Mais en me rappelant auprès de lui, ce Dieu qui me punit, sera moins barbare que mes juges!... il me pardonnera; et ce Dieu, mon maître et le vôtre, nous commande à tous la pitié. (*Tiberge paraît.*) N'ajoutez-pas aux rigueurs de ma destinée, et permettez-moi de recevoir les derniers adieux du chevalier Desgrieux.

SCÈNE X.

LES MÊMES, TIBERGE.

TIBERGE.

Monsieur le Capitaine, je joins ma prière à la sienne.

LE CAPITAINE.

Il m'en coûte de vous refuser; mais je ne puis accorder ce que vous me demandez, et mon devoir...

TIBERGE.

Votre devoir ne vous défend point une juste pitié. Sans doute, il ne vous appartient point d'examiner l'arrêt prononcé contre elle; il est barbare; et quand vous le jugeriez tel, vous devez le faire exécuter. Mais, si vous pouvez en adoucir la rigueur; si, sans compromettre la confiance qui vous a été accordée, il dépend de vous d'apporter quelque soulagement à sa peine, ah! croyez-moi, en vous montrant humain et généreux, vous remplirez encore le devoir d'un militaire français.

LE CAPITAINE.

L'intérêt qu'elle vous inspire est fait pour me toucher; je l'avoue; mais...

TIRERGE.

Je vous parle au nom d'une femme cruellement punie, qui

n'a pas mérité le sort affreux qu'on lui prépare, qui, dans les jours de sa prospérité ne repoussa jamais les plaintes de l'infortune. Qu'un moment de pitié soit au moins sa récompense, et, si vous rejetez sa prière, écoutez celle que je vous adresse au nom de la famille d'un malheureux jeune homme. J'ai promis de le rendre à son père; il s'est engagé à me suivre, s'il peut au moins adresser un dernier adieu à cette infortunée. Hélas! le désespoir l'égare, l'amour l'enivre, il va mourir de sa douleur, et vous pouvez m'aider à le sauver! Ah! Monsieur, cédez à ma demande, et que je ne l'aie pas trompé en assurant que vous serez sensible à mes larmes.

LE CAPITAINE.

Ce jeune homme est-il votre parent?

TIBERGE, *avec force.*

Il est mon ami, et ce titre est aussi sacré.

LE CAPITAINE.

Il suffit, Monsieur, vous pouvez l'amener.

MANON LESCAUT.

Je vais donc le revoir encore! ô monsieur Tiberge, modèle des amis! qui pourra m'acquitter envers vous?

LE CAPITAINE, *à Tiberge.*

Dites au chevalier que le signal du départ ne tardera pas à se faire entendre, et qu'alors rien ne pourra m'empêcher de remplir mon devoir.

TIBERGE.

Ne craignez aucune violence, je réponds de mon ami. Et vous, prenez courage, nos regrets vous accompagneront, et Tiberge veillera sur votre destinée. (*Il sort.*)

SCÈNE XI.

MANON LESCAUT, LE CAPITAINE, ARCHERS.

MANON LESCAUT.

O, ciel! donne-moi la force de dire au chevalier de rejoindre son père et de ne plus m'aimer... de ne plus m'aimer! mon cœur peut-il se résoudre à lui donner un pareil conseil! cruelle épreuve! il le faut; son repos, son bonheur l'exigent, et je dois me sacrifier pour lui.

SCÈNE XII.

MANON LESCAUT, DESGRIEUX, LE CAPITAINE, ARCHERS.

DESGRIEUX.

Dans quel état je te revois !

MANON LESCAUT.

Chevalier, cédez aux conseils de votre ami, rentrez dans le sein de votre famille. Allez rejoindre votre père... Il faut nous séparer; vous devez m'abandonner pour jamais... l'honneur le commande.

DESGRIEUX.

Ce sacrifice est au-dessus de mes forces. En l'exigeant, Tiberge sait bien qu'il ne peut l'obtenir. Toute sévère qu'elle est, son amitié ne peut me condamner à mourir ; serais-tu plus inexorable que lui?

MANON LESCAUT.

La voix de Tiberge doit avoir moins de puissance sur votre cœur que la prière de votre amie. Ce qu'il n'a pas osé vous dire, peut-être, j'aurai le courage de vous l'avouer... ô, mon cher Desgrieux, les lois m'ont frappée !... Que ferez-vous d'une femme déshonorée ?

DESGRIEUX.

Auteur de ton infortune, je dois la partager. J'entends là une voix secrette qui me dit que je commettrais une lâcheté en t'abandonnant.

MANON LESCAUT.

Vous seriez peut-être plus coupable en osant me suivre; et si je pouvais y consentir, je justifierais la sévérité de mes juges, et je mériterais la rigueur de ma destinée. L'arrêt qui me frappe, l'épreuve que je subis, le souvenir de mes erreurs, notre amour même ! tout m'éclaire enfin, tout m'apprend mon devoir. Desgrieux ne peut tout oublier pour moi, il ne peut me sacrifier à-la-fois son honneur, sa patrie et son père. Ah ! ne m'ôtez pas la seule gloire qui me reste : celle de vous rendre à la vertu ; c'est bien assez d'une victime. Prouvez-moi votre tendresse en acceptant mon sacrifice, Desgrieux, c'est la dernière faveur que j'attends de vous : (*On entend un coup de cloche.*)

LE CAPITAINE.

Le signal du départ se fait entendre, il faut vous séparer.

SCÈNE XIII.

MANON LESCAUT, DESGRIEUX, TIBERGE, LE CAPITAINE, ARCHERS.

TIBERGE.

Voici le moment du courage.

MANON LESCAUT, *en pleurant.*

Adieu, monsieur Tiberge, adieu, Desgrieux, et pour la vie.

DESGRIEUX, *de même.*

(*Manon Lescaut fait un pas. Il se jette dans les bras de Tiberge.*)

O! mon ami! (*Un des gardes enchaîne Manon Lescaut.*)

MANON LESCAUT.

Hier, mille hommages m'environnaient; aujourd'hui, l'opprobe m'attend, et mes mains vont être chargées de fers! (*Elle se met à genoux.*) O, mon Dieu! je ne murmure point contre ma destinée. Tu me punis; sans doute, je suis coupable; et je n'ai plus qu'une prière à t'adresser. O mon Dieu! veille sur les jours du chevalier, et je mourrai moins malheureuse.

(*Elle sort en regardant Desgrieux. Celui-ci fait un mouvement pour la suivre; les Soldats croisent la baïonnette pour l'empêcher de la rejoindre. Au moment de quitter la scène, Manon Lescaut regarde Desgrieux et répète en pleurant :*)

Adieu, pour la vie! (*Elle sort.*)

SCÈNE XIV.

TIBERGE, DESGRIEUX.

DESGRIEUX, *s'échappant des bras de Tiberge.*

Je la suivrai, je veux la suivre!

TIRERGE, *avec force.*

Chevalier, oublies-tu ta promesse? Un seul objet doit-il s'emparer de toutes tes pensées? Le monde ne renferme-t-il qu'un seul être digne de ton affection? Et ton ami Tiberge, qui te presse dans ses bras, pourrais-tu l'oublier jamais?

DESGRIEUX.

Ne sois pas généreux à demi, ne m'accable pas; qui, moi! je méconnaîtrais l'ami le plus rare! Non, tes bienfaits ne sortiront jamais de ma mémoire, et mon cœur n'est point ingrat; mais que faut-il faire?

TIBERGE.

Ce que l'honneur exige; et ce sacrifice ne doit pas être au-dessus de toi.

DESGRIEUX.

Je frémis!

TIBERGE.

Suis-moi, allons rejoindre ton père.

DESGRIEUX.

Faible par devoir, lâche par honneur, j'abandonne ma victime!

TIBERGE.

Non, tu triomphes de tes passions. Malheur à l'homme qui ne sait pas les dompter!

DESGRIEUX.

Mais en l'abandonnant, je deviens aussi cruel que ceux qui l'ont bannie.

TIBERGE.

Tu fléchis sous des lois nécessaires au bonheur des sociétés et au repos des familles. Pour embellir la vie, l'amour doit être fondé sur l'estime; les liens qui nous attachent à l'opinion des autres, ne se rompent pas impunément. Nous sommes tous engagés par des devoirs réciproques; l'honneur ne s'obtient que par des sacrifices. Enfin, mademoiselle Lescaut ne peut devenir la compagne de ta vie: ce que tu dois à ton père, à ta famille, à tes amis, à toi-même, t'ordonne de rompre à jamais un lien dangereux.

DESGRIEUX.

Et c'est Tiberge!... lui, que ses principes rendent si compatissant aux peines d'autrui, lui! que sa raison rend si indul-

gent pour les faiblesses des autres ; c'est Tiberge, qui m'ordonne un si cruel sacrifice! il sait que je suis l'auteur de l'opprobre d'une femme infortunée, qu'elle n'a plus que moi pour appui, pour consolateur, et il veut que je l'abandonne !

TIBERGE.

Pour la secourir, pour la protéger, pour obtenir sa grâce; tu peux lui donner ta fortune ,mais tu ne peux lui donner ton nom. Ah! si le peu que je possède, pouvait faire révoquer l'arrêt de son exil, pour la rendre heureuse, pour assurer ton repos, je le donnerais de bon cœur. Non, je ne suis point un ami trop sévère; mademoiselle Lescaut ne trouve point en moi un juge inexorable. Je sais tout ce qu'on peut pardonner à la jeunesse, à l'inexpérience. Mais, chevalier, souviens-toi que ton amour t'a souvent écarté de la route de tes devoirs. Ne m'accuse pas d'être insensible à tes peines; mes conseils sont ceux d'un ami véritable; et si tu refuses de les suivre, je ne dois pas être le témoin de ta faiblesse. Adieu.

(*Fausse sortie.*)

DESGRIEUX.

Tiberge, ne me quitte pas! le désespoir me rendrait capable de tout. Demeure, je t'en conjure, au nom de mon père !

TIBERGE, *revenant.*

Ton père a pensé que je pouvais être ton guide : tu ne me forceras pas à sacrifier un si beau caractère, à trahir une si noble confiance! faut-il te rappeler les dernières paroles d'une femme que le malheur vient d'élever à mes yeux, et qui s'est montrée digne de toi, en t'ordonnant de l'oublier. Serais-tu moins courageux que cette infortunée? Desgrieux... suis-moi, suis-moi.

DESGRIEUX.

Non, et puisque tout s'oppose à mes plus chers désirs, puisque l'on veut me séparer pour jamais de celle que j'aime, eh bien ! (*Il tire un pistolet de sa poche.*)

TIBERGE.

Desgrieux, que fais-tu ! attenter à tes jours, devant ton ami ! Je n'exige plus un sacrifice impossible; et puisque tu ne peux vivre sans elle, tu peux partir... je ne te retiens plus.

DESGRIEUX, *vivement.*

Ah! tu permets que je vive ! tu ne me défends plus de suivre la trace de ses pas! tu diras à mon père que je n'existe que par toi ; que sans toi, je serais mort ! adieu, adieu, mon ami !

TIBERGE.

A qui vas-tu t'adresser ?

DESGRIEUX, *avec égaremment.*

A qui ? à tout le monde, à ses bourreaux même; ils auront plus de pitié que ses juges; et s'ils sont inexorables, s'ils ne me permettent pas d'approcher d'elle, je la suivrai de loin ; avant elle je descendrai dans les cachots qui l'attendent, je tenterai l'avarice de ses geoliers, et mes regards ranimeront son courage.

TIBERGE.

Eh bien ! pars; mais ce n'est qu'avec de l'or qu'on attendrit les geoliers : prends cette bourse.

DESGRIEUX.

Généreux ami, adieu ! je vais revoir tout ce que j'aime (*Il sort.*)

SCÈNE XV.

TIBERGE, *seul.*

Et moi, je vais consoler son malheureux père ; hélas ! j'avais promis de lui rendre son fils ; ne le perdons pas de vue. (*Il s'arrête et regarde.*) Malheureux chevalier ! il cherche à attendrir les archers. — On le repousse. — Comme il les supplie ! mais c'est vainement, ils poursuivent leur route. Lescaut lui adresse ses derniers adieux ! il la suit ! il est perdu pour jamais. Triste destinée ! effet cruel des passions que la raison condamne ! mais si tout le monde l'abandonne, je ne l'abandonnerai pas; si son père est inexorable, son ami lui restera fidèle ; oui, j'imiterai son dévouement. Ce qu'il ose faire par amour, l'amitié ne craindra point de l'entreprendre ; et Tiberge suivra le chevalier Desgrieux jusque dans les forêts d'Amérique. Mais quels objets m'environnent ! (*La noce entre sur le Théâtre, on couronne la mariée. Les exilées descendent la montagne ; la musique exprime tour-à-tour ces deux tableaux.*) Ici la paix, l'innocence et l'amour; plus loin les regrets, les remords et la honte ; quelle leçon !

Tableau.

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME.

Le Théâtre représente la plage de la Nouvelle-Orléans ; sur la gauche, la maison du Gouverneur. On distingue sur le devant une embrasure couverte par un volet qui paraît cacher une fenêtre condamnée; sur la droite, des cabanes, des rochers boisés, sur lesquels on voit des traces de chemin, sont sur la gauche : il fait à peine jour, et les phares de la côte jettent encore quelque clarté.

SCÈNE I.

LE GOUVERNEUR. *Il sort de la maison, suivi de sa garde.*

Mes amis. (*Tous les habitans sortent de leurs cabanes et se rangent respectueusement auprès du Gouverneur.*) Ce jour doit être un jour de fête pour la Nouvelle-Orléans. Les signaux de la côte annoncent un vaisseau étranger; déjà les principaux habitans, impatiens de le découvrir, occupent les points les plus élevés, et je ne sais si je me trompe, je distingue sur la mer, un vaisseau français qui nous arrive du Hâvre. Monsieur l'Officier, faites tirer le canon du fort, afin que les habitants de cette colonie se rendent à la fête en toute hâte : ils n'attendent que ce signal. Mon neveu, le chevalier Synellet ne tardera pas à débarquer; les rameurs secondent son impatience; il est allé à la rencontre de nos compatriotes, et doit me rapporter les papiers du capitaine. Mais j'aperçois une voile; c'est celle de ma chaloupe; les rames et le vent la poussent vers le rivage. (*La chaloupe aborde. Quatre rameurs sortent les premiers et donnent la main à Synellet.*)

SCÈNE II.

LE GOUVERNEUR, SYNELLET, GARDES.

LE GOUVERNEUR.

Eh bien, mon neveu, quelle nouvelle ?

SYNELLET.

Je précède de quelques instants l'arrivée du vaisseau ; voici les lettres du capitaine.

LE GOUVERNEUR, *parcourant les lettres.*

Ah! ce sont de jeunes déportées ! vous les avez vues ?

SYNELLET.

Voici une autre lettre qui vous recommande sans doute une jeune personne que l'on n'a pas confondue avec les autres passagères.

LE GOUVERNEUR.

Voyons. (*Lisant.*) Cette jeune Française est mariée.

SYNELLET.

Mariée!... (*Il lit la lettre que lui remet le gouverneur.*)
« Manon Lescaut, mariée au chevalier Desgrieux, est vive-
» ment recommandée à monsieur le Gouverneur. »

O ciel !

LE GOUVERNEUR, *souriant.*

Quelle flamme subite s'est donc emparée de votre cœur ?

SYNELLET.

Mon oncle, je ne saurais vous exprimer combien je la trouve intéressante !

LE GOUVERNEUR.

Vous le savez, mon neveu, cette colonie est à peine formée. Toutes ses loix sont encore dans mon pouvoir; mais plus mon autorité est absolue, moins je dois en abuser; et lorsque le hazard remet entre mes mains une femme sans défense, un Français doit être son protecteur. Tenez, voici toutes les dispositions que j'ai prises. Le sort de nos étrangères est fixé. Le premier choix vous appartient. Bientôt toute la population va se rendre sur cette place. Que nous veut Zabi ?

SCÈNE III.

LES MÊMES, ZABI.

ZABI.

Bon maître à moi, venir par ci, par là, planteurs, créoles, nègres. Tous quitter l'habitation pour voir petites femmes blanches, et porter à vous fleurs et fruits.

LE GOUVERNEUR.

Mon neveu, venez vous placer à côté de moi, et recevez aussi les hommages que ces habitans aiment à nous offrir. (*Ils s'asseyent.*)

BALLET.

LE GOUVERNEUR.

Mes amis, vous allez tous vous rendre sur la place d'armes; l'équipage de ce vaisseau ne tardera pas à vous rejoindre, et vous irez ensemble invoquer le ciel pour la prospérité de vos familles, et les jours du monarque qui veille à votre bonheur. Quant aux jeunes femmes qui nous sont envoyées d'Europe, elles resteront encore dans le navire. Avant de vous autoriser à les recevoir dans le sein de vos familles, je dois m'assurer si leur repentir les rend dignes de cette faveur. Synellet, vous connaissez mes dispositions, exécutez-les. (*A un officier.*) Ordonnez en mon que le chevalier Desgrieux et son épouse soient amenés ici. Pour toi, Zabi, demeure.

(*L'officier part, Synellet sort à la tête des troupes.*)

SCÈNE IV.

LE GOUVERNEUR, ZABI.

ZABI, *d'un ton suppliant.*

Maître à moi, bon maître!

LE GOUVERNEUR.

Que veux-tu?

ZABI.

Zabi demande pour lui petite femme blanche.

LE GOUVERNEUR.

Je te destine au service de celle que j'attends.

ZABI.

Au service ! moi, esclave toujours ? mari jamais ? pauvre Zabi !

LE GOUVERNEUR.

Paix !

ZABI.

Aimerais tant jolie Française ! Oh ! oh ! oh !

LE GOUVERNEUR.

Tais-toi, cours à la rencontre des personnes que j'attends, sers-les avec soumission.

ZABI.

Oui, bon maître. (*A part.*) Petit bon dieu protège point Zabi. (*Il sort.*)

SCÈNE V.

LE GOUVERNEUR *seul, la lettre à la main.*

Ce que le capitaine m'atteste ici, m'intéresse vivement en faveur de cette étrangère et de ce jeune Français : les voici.

SCÈNE VI.

LE GOUVERNEUR, MANON LESCAUT, *appuyée sur le bras de* DESGRIEUX, ZABI.

MANON LESCAUT, *dans le fond.*

Que ce pays me paraît sauvage ! hélas ! ce n'est pas la France !

LE GOUVERNEUR.

Approchez, approchez sans crainte. Zabi, retire-toi, et attends mes ordres.

ZABI, *à part.*

Maître à moi... bien heureux, Française est bien jolie.

(*Il sort.*)

SCENE VII.

LES MÊMES, *excepté* ZABI.

LE GOUVERNEUR.

Le capitaine du navire sur lequel vous avez pris passage, m'apprend que vous êtes mariés.

MANON LESCAUT, *embarassée.*

Monsieur le Gouverneur... (*Bas à Desgrieux.*) Je n'ose lui avouer...

LE GOUVERNEUR.

Je n'entre point dans les raisons qui ont causé votre malheur; mais je n'épargnerai rien pour adoucir votre infortune; et j'espère que vous contribuerez vous-même à me rendre plus supportable ce lieu désert et sauvage.

MANON LESCAUT.

Déjà la reconnaissance nous en fait un devoir.

LE GOUVERNEUR.

Il suffit, voici votre logement. Zabi! (*Zabi paraît.*) Ce jeune esclave vous servira; et lorsque vous serez remis des fatigues du voyage, je me ferai un plaisir de vous recevoir. Je vous engage surtout à vous défier des soins du jeune militaire qui fut à votre rencontre; à la manière dont il m'a parlé de vous, je crains que son cœur ne soit pour moitié dans les éloges qu'il vous accorde; mais s'il oubliait son devoir, vous pourrez compter sur moi. (*Il sort.*)

SCÈNE VIII.

MANON LESCAUT, DESGRIEUX, ZABI.

ZABI.

Bons blancs, venez voir le logement à vous, moi le connaître; deux chambres en bas, grenier en haut, et quatre chaises d'Europe.

MANON LESCAUT.

Que vois-je?

ZABI.

Moi chercher raffraîchissemens pour vous: banane, patate, coco.

MANON LESCAUT.

Bien obligé, nous n'avons besoin de rien en ce moment. Laissez-nous.

ZABI.

Moi, pas quitter vous.

MANON LESCAUT, *avec douceur.*

Je t'en prie.

ZABI, *à part.*

Je t'en prie !... Comme femme blanche a la voix douce ! oh ! oh ! (*Ils sort.*)

SCÈNE IX.

MANON LESCAUT, DESGRIEUX.

DESGRIEUX.

Hé bien ! ma chère amie, tu parais effrayée à la vue d'une si triste demeure.

MANON LESCAUT.

C'est pour toi seul que je m'afflige; car, pour moi, je possède tout ce que je désire. Mes larmes que tu as vu couler si souvent depuis notre départ de France, n'ont pas eu une seule fois mes malheurs pour objet ; j'ai cessé de les sentir aussitôt que tu as commencé à les partager; et maintenant que nous sommes réunis pour jamais, ce désert me semble un lieu de délices ; cette cabane est un palais. Oh! oui, je le sens, c'est ici que l'on peut s'aimer sans intérêt, se quitter sans inquiétude, et se réunir sans jalousie; oui, mon ami, sans jalousie; car tu ne penses pas que l'hommage du neveu du Gouverneur puisse me séduire : désormais rien ne peut distraire un moment ma pensée du seul objet qui l'occupe, et cet objet, c'est toi ! toi, le plus généreux des hommes ; toi, qui viens de donner au monde un exemple de dévouement et d'amour, qui n'eut jamais d'égal, et qui peut-être ne sera jamais imité.

DESGRIEUX.

O mon amie, épargne-moi; je n'ai plus assez de force pour supporter des marques si vives de ton affection. Ma chère Lescaut, en France, il nous était également impossible de cesser de nous aimer et de former un nœud sacré ; mais en Amérique, où nous ne dépendons que de nous-mêmes, où nous n'avons plus à ménager les lois arbitraires du rang et de la

bienséance, où l'on nous croit même mariés, qui nous empêche d'ennoblir notre amour par des serments que la religion autorise ?

MANON LESCAUT.

O mon ami ! tu me combles de joie. La crainte de te déplaire m'avait fait renfermer ce désir dans mon cœur; je n'osais aspirer au titre de ton épouse ; mais, puisque tu y consens, permets-moi d'un parler au Gouverneur, et de lui dire tonte la vérité.

DESGRIEUX.

Je t'en prie : mieux que moi, tu sauras le toucher.

SCÈNE X.

LES MÊMES, ZABI, *portant un panier de fruits.*

ZABI.

Moi, porter pour vous, meilleurs fruits de Colonie : banane, coco, tout pour maître à moi. Après navigation, tourner tête à vous ; besoin de repos : moi sais cà; avoir été à Louisiane sur la grande mer. Avoir vu grande tempête, voiles déchirées, et grand mât, patatra... (*Plus vite*) Moi, veux voir reposer vous; moi, veux voir déjeûner vous. Moi heureux, si rien ne manque à vous. (*Il entre dans la cabane.*)

MANON LESCAUT.

Ce bon Zabi, comme il est prévenant !

DESGRIEUX.

Je vais l'aider, repose-toi un moment. (*Il entre dans la cabane.*)

SCÈNE XI.

MANON LESCAUT, *seule.*

Tant de malheurs à-la-fois m'ont frappée, que j'ai peine à cacher au chevalier l'accablement que j'éprouve. De sinistres pressentimens me poursuivent encore. Il me semble que la mort est prête à me saisir... sa faux cruelle semble levée sur moi. Ah ! du moins, si j'emportais au tombeau le nom de son épouse, les hommes me pardonneraient peut-être !

SCÈNE XII.

MANON LESCAUT, ZABI.

ZABI.

Déjeûner tout prêt. (*En confidence et en joignant les mains.*) Maîtresse à moi, avoir prière à faire à vous.

MANON LESCAUT.

Parle.

ZABI.

Vous, pas connaître Françaises arrivés dans Colonie.

MANON LESCAUT, *troublée.*

Non, non.

ZABI.

Vous, pas savoir pourquoi renvoyées de France?... Avoir trompé mari, peut-être; petites femmes blanches coquettes dit-on? mais pas méchantes avec tout le monde. Et puis, maris de France, pas bons toujours, oublier femme souvent; on a dit çà à moi. Moi, rêver nuit à jolie étrangère... Cœur à moi, aller dans le navire. (*Plus vite.*) Moi, veux plus femme noire, vouloir épouser femme blanche d'Europe.

AIR *nouveau.*

Si Française jolie
Veut se donner à moi,
Moi serai pour la vie
Bien plus heureux qu'un roi.
Moi, jamais babiller;
Moi, toujours travailler.
Plein d'une ardeur nouvelle
Patient et fidèle,
Zabi serait pour elle
Un bon petit ami...
Zabi, Zabi,
Deviendrait bon mari.

(*Il danse sur la ritournelle*)

DEUXIÈME COUPLET.

Aux fêtes du village
Moi guiderai ses pas,
Et s'il vient un orage,
Porter elle en mes bras.

Moi, pour mieux l'amuser,
Joli chica danser.
Plein d'une ardeur nouvelle,
Patient et fidèle,
Zabi serait pour elle
Un bon petit ami.
Zabi, Zabi,
Deviendrait bon mari.

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, DESGRIEUX, *sortant de la cabane.*

DESGRIEUX.

Eh bien, mon amie, tu ne viens pas?

MANON LESCAUT.

Je te suis.

ZABI.

Moi demander permission de quitter vous, porter grande nouvelle au gouverneur.

MANON LESCAUT.

Qu'est-ce donc ?

ZABI.

Pour cueillir fruits, moi grimper sur grand arbre ; avoir vu courir du monde vers la plage ; encore vaisseau Français, avoir entendu porte-voix qui disait : (*Il imite le porte-voix.*) Oh ! du vaisseau, oh ! d'où venez-vous? Et vaisseau répondre : (*Il imite.*) Du Havre.—Où allez-vous ?—A la Nouvelle-Orléans.—Nom du vaisseau ?—*Les Trois Frères.*—Nom du capitaine ?—Francœur. Et moi, vais dire tout çà à grand maître Gouverneur. (*Il sort.*)

SCÈNE XIV.

DESGRIEUX, MANON LESCAUT.

MANON LESCAUT.

L'arrivée de ce vaisseau paraît te troubler ?

DESGRIEUX.

Le nom du capitaine Francœur m'a frappé, je l'avoue. C'est le parent de Tiberge.

De Tiberge ! ô ciel ! Permets-moi d'éviter les regards des Français qui nous arrivent, jusqu'à ce que le gouverneur ait autorisé notre mariage, et puissé-je un seul jour porter le nom de ton épouse !

DESGRIEUX.

Un jour ! un seul jour ! ah ! que ce soit pour toute la vie ! Bannis de tristes présages, livrons-nous à l'espérance : viens, viens. (*Ils sortent.*)

SCÈNE XV.

ZABI, *sortant de la maison du Gouverneur.*

Gouverneur, connaître l'arrivée du navire ; avoir reçu papiers du capitaine Francœur, et m'envoyer au-devant d'un passager, monsieur Tiberge. Moi, courir... Oh ! oh ! bel étranger venir... parler seul. Lui, avoir figure honnête homme... Moi, écouter...

SCÈNE XVI.

ZABI, TIBERGE, *en habit de voyage, après avoir considéré tristement les objets qui l'environnent.*

TIBERGE.

Voilà donc le triste rivage où Desgrieux vient d'aborder. C'est dans ce désert aride qu'il vient consumer sa vie. Ah ! du moins, que sur cette terre d'infortune et d'exil la voix d'un ami, la voix de Tiberge puisse un moment consoler sa douleur.

ZABI.

Lui, bien parler.

TIRERGE.

O Dieu ! c'est toi qui m'as inspiré un dessein généreux. Tu as protégé ma route, et quand la tempête était près de m'engloutir, à ta voix, l'étoile du navigateur a paru plus brillante ; oui, tu n'as pas permis qu'un naufrage fût le prix d'une action généreuse ! achève ton ouvrage, protège mon ami, fais rentrer la vertu dans son cœur, et reçois mes actions de grâces.

ZABI.

Petit bon dieu, toi écouter noble étranger; lui honnête homme, toi le protéger

TIBERGE.

Bon noir, indiquez-moi la maison du Gouverneur.

ZABI.

Maître la voici. Vous pas entrer; Gouverneur fâcher contre moi.

TIBERGE.

Pourquoi ?

ZABI.

Gouverneur avoir ordonné à moi d'aller voir vous débarquer. Lui connaître vous, vous, bon blanc, savoir que vous être ami du chevalier Desgrieux.

TIRERGE.

Il sait!... Desgrieux... où est-il ?

ZABI.

Dans cette cabane. Mais vous pas voir encore lui : Gouverneur venir ici ; moment attendre. Sans ça, pauvre Zabi battu. Bon étranger, toi pas faire battre Zabi; attendre ici Gouverneur. (*Il sort.*)

SCÈNE XVII.

TIBERGE, *seul.*

Que mon cœur est ému à l'aspect de cette triste demeure! C'est donc là, c'est dans cette misérable cabanne, qu'habite le chevalier Desgrieux. Lui l'espoir d'une noble famille, lui qui devait être la consolation d'un père respectable et l'ornement de la société. On vient ; c'est sans doute monsieur le Gouverneur.

SCÈNE XVIII.

TIBERGE, LE GOUVERNEUR.

LE GOUVERNEUR.

J'allais au devant de vous, monsieur Tiberge.

TIBERGE.

Un tel accueil doit me flatter et me surprendre à-la-fois. Qui donc a pû m'attirer tant d'honneur ?

LE GOUVERNEUR.

Vos qualités, Monsieur; je suis instruit de tout, je connais votre dévouement pour le chevalier Desgrieux. Je sais qu'il possède en vous l'ami le plus parfait et le plus rare.

TIBERGE.

Monsieur le Gouverneur, puisque vous connaissez le motif qui m'amène, je ne saurais trop vous recommander un malheureux jeune homme emporté par ses passions. Je puis vous assurer qu'il n'y a rien de bon et de généreux dont son cœur ne soit capable.

LE GOUVERNEUR.

J'avais prévenu l'éloge que vous m'en faites, et je lui serai utile dans tout ce qui dépendra de moi.

TIBERGE.

Permettez, monsieur le Gouverneur, que je vous recommande encore sa compagne infortunée. Je m'abstiendrai de juger l'arrêt prononcé contre elle. Mais on l'a si cruellement punie, le châtiment me paraît tellement au-dessus de l'offense, que je ne crains point d'avouer l'intérêt que je prends à sa destinée; et j'ai vu les esprits les plus rigoureux gémir en secret d'un jugement trop sévère.

LE GOUVERNEUR.

Trop sévère !

TIBERGE, *avec respecte, mais d'un ton ferme.*

Oui, monsieur le Gouverneur, l'excès de sévérité révolte. Aggraver la peine, c'est appeler l'intérêt sur la tête du coupable même. Il existe dans toutes les classes de la société un bon-sens naturel qui fait distinguer le châtiment que mérite chaque faute. Les lois ne doivent pas confondre les erreurs et les crimes; et les faiblesses d'une femme ne méritaient pas l'infamie ét l'exil.

LE GOUVERNEUR.

Monsieur Tiberge, la pitié nous entraîne quelquefois...

TIBERGE.

Ici, Monsieur, ce n'est point la pitié, c'est un juste intérêt. Mais revenons au but de mon voyage; vous peindrai-je

la douleur du père de Desgrieux, en apprenant la fuite du chevalier; si vous l'aviez entendu s'écriant : « Mon fils, mon » cher fils va mourir dans une colonie, et c'est ma rigueur qui » a prononcé son exil!... O monsieur Tiberge, ne m'aban- » donnez pas, rendez-le à ma vive tendresse. » Déjà entraîné par l'amitié, je devais l'être aussi par la douleur d'un père. Je partis. Aidez-moi, Monsieur, à rendre un fils à sa famille, un ami à qui ne l'abandonna jamais, et un Français à sa patrie.

LE GOUVERNEUR.

Je vous seconderai, Monsieur, et je ne veux pas retarder plus long-temps la noble impatience qui vous anime; oui, courez embrasser votre ami : pour moi, je vais faire tout disposer pour vous recevoir. (*Il sort.*)

SCÈNE XIX.

TIBERGE, ZABI.

TIBERGE.

Bon noir, écoute; Desgrieux est là ?

ZABI.

Oui, maître.

TIBERGE.

Mademoiselle Lescaut aussi ?

ZABI.

Mademoiselle Lescaut dormir, bien fatiguée.

TIBERGE.

Je crains que ma présence inattendue ne cause à Desgrieux une joie trop vive, un saisissement dangereux; cours le prévenir adroitement, tu lui diras qu'un vaisseau français vient d'arriver.

ZABI.

Ly savoir.

TIBERGE.

Tu ajouteras que tout le monde ne l'abandonne pas.

ZABI.

Oui, moi connais bon cœur à vous.

TIBERGE.

Que parmi les passagers qui sont sur ce vaisseau, il en existe un qui fut son ami d'enfance, enfin...

ZABI.

Moi comprendre. (*Il sort.*)

SCÈNE XX.

TIBERGE, *seul.*

Je vais le voir ; je vais embrasser mon ami malheureux, ma présence va le consoler. Ah ! mes yeux se remplissent de larmes; oui, je le sens, l'amitié comme l'amour, a aussi ses délices.

SCÈNE XXI.

TIBERGE, DESGRIEUX.

DESGRIEUX.

Où est-il, où est-il ?

TIBERGE.

Desgrieux, mon ami ! (*Ils s'embrassent.*)

DESGRIEUX.

Tiberge, est-ce bien toi ?

TIBERGE.

Oui, c'est Tiberge, qui vient sur cette terre d'infortune et d'exil le même jour que toi, pour soutenir ton courage et partager ton malheur.

DESGRIEUX.

Et je me plains de ma destinée ! tout ce que l'amour a de plus parfait, tout ce que l'amitié a de plus héroique, je le trouve dans ce désert ; ah ! je ne suis plus malheureux.

TIBERGE.

Desgrieux, ton père m'a remis toute l'autorité que le ciel lui donna sur toi ; il te pardonne.

Non, je ne viens point pour t'arracher des bras de celle que tu aimes ; mais tu sentiras peut-être un jour qu'on ne peut oublier sa patrie : oublier sa patrie ! l'effort est impossible !.... Ah ! si tu pouvais interroger tous les Français que leurs malheurs ont réduits à vivre loin de la France ! si tu pouvais descendre dans le cœur de tous ces transfuges que la soif de l'or ou l'égarement de la passion en ont séparés ! tu sentirais que le bonheur n'est jamais le partage de celui qui meurt loin de sa

patrie. Le souvenir du lieu qui nous vit naître nous poursuit sans relâche. Dans quelque condition qu'il soit jeté par le sort, l'homme ne brise pas vainement le lien qui l'attache au sol natal ; il semble que l'air qu'on respira dans le berceau est plus pur que celui des autres climats; les premiers sons qui frappèrent notre oreille, sont toujours les plus doux; les premiers objets qui surprirent nos regards, ne nous quittent point; et les lieux témoins de nos premiers plaisirs, de nos premières peines, ont un charme qui ne s'efface jamais.

DESGRIEUX.

Permets-moi d'annoncer ton arrivée à ma chère Lescaut. Ce n'est plus une femme inconséquente et légère ; le malheur lui tient lieu d'expérience; la voix du ciel a pénétré son cœur.. mais la voici.

SCÈNE XXII.

DESGRIEUX, TIBERGE, MANON LESCAUT.

MANON LESCAUT.

Monsieur Tiberge !

DESGRIEUX.

Viens, viens ma chère amie, nous ne sommes pas entièrement oubliés.

MANON LESCAUT.

Vous ici ? monsieur Tiberge.

TIBERGE.

Rassurez-vous, Mademoiselle déjà j'ai vû le Gouverneur : il seconde mon zèle; il s'intéresse à votre destinée, et l'espoir doit rentrer dans votre âme.

MANON LESCAUT.

Généreux ami !

DESGRIEUX.

Nous avons une grâce importante à demander au Gouverneur.

TIBERGE.

Eh bien, je vais l'engager à se rendre auprès de vous. Allons, prenez courage ; viens viens, mon ami. (*Ils sortent.*)

SCÈNE XXIII.

MANON LESCAUT, *seule.*

C'est de cet entretien que va dépendre le bonheur de ma vie.

SCÈNE XXIV.

MANON LESCAUT, LE GOUVERNEUR.

LE GOUVERNEUR.

Madame, instruit de tous vos malheurs, j'y prends le plus grand intérêt, et je me rends auprès de vous dans l'espoir d'adoucir votre infortune. Ne tremblez pas, et dites-moi tout ce qui a suivi votre départ de Paris.

MANON LESCAUT.

Monsieur le Gouverneur, en vous demandant cette entrevue, j'ai le motif le plus important.... Daignez m'entendre?

LE GOUVERNEUR.

Parlez, Madame.

MANON LESCAUT.

Je ne pourrais vous peindre ce que j'ai souffert dans ce fatal voyage. Non, ce tableau est au-dessus de mes forces. Mon cœur se brise à ce cruel souvenir.

LE GOUVERNEUR.

Mais, comment le chevalier eut-il la permission de vous suivre?

MANON LESCAUT.

Il n'eut pas de peine à se faire recevoir sur le vaisseau. On cherchait alors des jeunes gens qui fussent disposés à passer volontairement à la colonie. Pour obtenir du capitaine quelques marques de considération, nous lui découvrîmes une partie de nos infortunes; et, puisqu'il faut tout vous dire, car il m'en coûterait de vous tromper...

LE GOUVERNEUR.

Achevez.

MANON LESCAUT.

Je ne pensai pas me rendre coupable d'un mensonge hon-

teux, en disant au capitaine que nous étions mariés en secret.

LE GOUVERNEUR.

Vous n'êtes donc pas mariés ?

MANON LESCAUT.

Non, monsieur le Gouverneur. La seul grâce que j'implore de vos bontés, c'est de consentir à la cérémonie de notre mariage. Asservi à une passion qu'il ne peut vaincre, le chevalier vous supplie d'approuver notre hymen. Prenez pitié de deux infortunés que l'expérience, le malheur, ont enfin éclairés, qui brûlent de réparer par leur conduite des erreurs punies si cruellement. Destinés désormais à vivre sous vos lois, nous ne vous ferons point repentir de votre générosité. L'amour est le garant des devoirs qui nous attendent; nous seront dignes de les remplir. Accordez-nous cette faveur à laquelle se rattachent le bonheur et la paix de notre vie.

LE GOUVERNEUR.

Mademoiselle, j'approuve vos projets; mais je ne puis vous cacher les dangers qui vous menacent.

MANON LESCAUT.

Quels dangers ?

LE GOUVERNEUR, *lui donnant un papier.*

Lisez.

MANON LESCAUT, *lit.*

« D'après les lois de la Colonie, les étrangères libres de » tout engagement tombent en partage aux habitans. » Ah ! Monsieur, par pitié, daignez me soustraire au péril affreux qui me menace !

LE GOUVERNEUR.

Oui Madame, mon neveu ne tarderait pas à réclamer lui-même l'exécution de cette loi. Je dois vous soustraire à ses poursuites : venez. (*Il l'emmène du côté opposé à l'habitation qu'elle occupait, et l'enferme. Zabi caché; paraît en ce moment, et voit l'endroit qui la renferme. Le Gouverneur sort. A peine le Gouverneur est-il sorti que Desgrieux paraît.*)

SCÈNE XXV.

DESGRIEUX, ZABI.

DESGRIEUX, *va à la cabane qui devait renfermer Lescaut. Il appelle.*

Zabi ?

ZABI.

Maître ?

DESGRIEUX.

Où donc est Mademoiselle Lescaut ?

ZABI.

Là, Maître, enfermée par Gouverneur...

DESGRIEUX.

Enfermée !

ZABI.

Mais moi la sauver.

DESGRIEUX.

Je ne vois aucune issue.

ZABI.

C'est là. Moi briser la porte de fenêtre.

DESGRIEUX.

Mais, si l'on vient à te surprendre.

ZABI.

Ils tueront moi.

DESGRIEUX.

Et tu veux t'exposer ?

ZABI.

A tout pour maître malheureux.

DESGRIEUX.

J'entends quelqu'un.

ZABI.

Personne. Tous de l'autre côté de l'île. Moment bon pour délivrer maitresse à toi.

DESGRIEUX.

Puis-je t'aider ?

ZABI.

Non.

DESGRIEUX.

O ciel ! un soldat vient à moi ; je suis sans armes, tout est perdu.

SCÈNE XXVI.

DESGRIEUX, ZABI, UN SOLDAT, *tenant un billet et une épée.*

DESGRIEUX, *lisant.*

« J'apprends que vous avez trompé le Gouverneur, et que » vous n'êtes point marié. La loi peut mettre en mon pou- » voir celle que j'aime ; mais militaire et Français, je vous » appelle au combat... Suivez le soldat qui vous remettra cette » épée ; nous verrons qui des deux mérite de posséder » mademoiselle Lescaut. ».

Je vous suis. (*Le soldat sort.*) Que faire ? Comment l'abandonner dans un péril aussi pressant !... Mais puis-je étouffer la voix de l'honneur. Celui que j'ai insulté m'appelle au combat... lui-même arme mon bras, il me confie cette épée et je n'oserais m'en servir ! marchons. Zabi ! un nouveau danger menace mademoiselle Lescaut. Le neveu du Gouverneur peut me la ravir ; pars avec elle : je vous rejoindrai dans la forêt voisine. (*Il sort.*)

SCÈNE XXVII.

MANON LESCAUT, ZABI.

(*Zabi ôte les barreaux qui garnissent la fenêtre de la cabanne où Manon Lescaut est enfermée, la musique exprime cette situation.*

ZABI.

Maîtresse à moi, viens ; bon blanc t'attend. (*Il lui donne la main, et elle sort par la fenêtre.*)

MANON LESCAUT.

Où est-il, où est-il ?

ZABI.

Venir, maîtresse, venir. Gouverneur accourir... Venir. Maître rejoindre bientôt nous, venir.

MANON LESCAUT.

Grands dieux! prenez notre sort en pitié. (*Le tonnerre éclate. Lescaut s'évanouit. Zabi l'emporte dans ses bras et sort.*)

SCÈNE XXVIII.

(*Le Théâtre change et représente une épaisse forêt et des aliziers sauvages. L'orage a augmenté. Manon Lescaut entre soutenue par Zabi.*

DESGRIEUX, MANON LESCAUT, ZABI.

DESGRIEUX, *en dehors.*

Zabi, Zabi? (*Il entre.*) grand dieu! ses forces sont épuisées.

ZABI.

Bon dieu! petits pieds mignons couverts de ronces et d'épines. (*Il se jette à ses pieds et les essuie avec sa veste.*) Moi porter maîtresse au pied de l'arbre.

DESGRIEUX.

Du courage, reviens à toi.

MANON LESCAUT, *dont la tête a été penchée jusqu'alors, se relève. L'obscurité profonde est dissipée par des éclairs qui lui montrent la figure de Desgrieux.*

Ah! Desgrieux! ne me quitte pas, ne me quitte pas; je me sens mourir.

DESGRIEUX.

Grands dieux! sa main est glacée! (*Il lui prend les mains qu'il réchauffe de son haleine.*)

MANON LESCAUT, *d'une voix entrecoupée.*

Un froid mortel...

DESGRIEUX.

Ah! viens, viens contre mon cœur!

MANON LESCAUT.

Desgrieux, laisse moi dans ce lieu de repos... de repos éter-

nel ! Quel le obscurité se répand sur mes yeux ! Je ne connais point le li eu où je suis ! ô France ! ô ma patrie ! ma chère patrie ! je ne te reverrai plus... Ils m'en ont chassée !..Desgrieux ! mon cher Desgrieux, reçois mon âme, mon dernier soupir est pour toi.

DESGRIEUX.

Dieu ! son cœur ne bat plus ! Lescaut !... Lescaut !... réponds-moi, réponds-moi. Grand Dieu ! elle n'est plus ! (*Il se jette à genoux.*) ô mon amie ! je t'ai suivie dans ton exil, je te suivrai dans le tombeau.

ZABI.

Bon maître, lumière paraît, soldats approchent. Nous, fuir.

DESGRIEUX.

Non, je veux mourir ici.

SCÈNE XXIX ET DERNIÈRE.

MANON LESCAUT *morte*, DESGRIEUX, LE GOUVERNEUR, TIBERGE, ZABI, MATELOTS FRANÇAIS *portant des torches allumées; quelques-uns montent sur les arbres.* TABLEAU.

ZABI, *à genoux.*

Épargnez bon maître à moi.

TIBERGE.

Nous accourons à son secours. Chevalier, Synellet respire; sois sans crainte.

DESGRIEUX.

Laisse moi, laisse moi. Je l'ai perdue, je n'ai plus qu'à mourir. (*Il tombe dans les bras de Tiberge. Douleur générale.*)

TABLEAU.

Fin du troisième et dernier Acte.

De l'Imprimerie d'EVERAT, rue du Cadran, n°. 16.

OUVRAGES NOUVEAUX

Qui se trouvent chez J.-N. BARBA, *Libraire.*

LE CUISINIER ANGLAIS, traduit en français par un homme de bouche, pour faire suite à la dixième édition du Cuisinier Royal, in-8°. prix : 3 fr.

LE CUISINIER ROYAL, ou l'Art de faire la Cuisine, la Pâtisserie, et tout ce qui concerne l'Office, pour toutes les fortunes; par M. Viard, homme de bouche. *Dixième édition*, augmentée de 850 articles, et ornée de 9 planches pour le service des tables, depuis 12 jusqu'à 60 couverts; par M. Fouret, ex-officier de bouche du roi d'Espagne; suivie d'une Notice sur les Vins, par M. Pierhugue, sommelier du Roi, 1 gros volume in-8°. Prix : 7 fr. 50 c.; par la poste, 9 fr. 50 c.

Cet ouvrage utile est sans contredit le meilleur Manuel de cuisine qui existe : dix éditions, d'ailleurs, attestent un succès dont il est peu d'exemples.

LIGUE DES PRÊTRES ET DES NOBLES CONTRE LES PEUPLES ET LES ROIS, depuis le commencement de l'ère chrétienne jusqu'à nos jours, *ou* Tableau des conspirations, révolutions, détrônemens, actes arbitraires, jugemens iniques, violations des lois, etc. etc. dont les privilégiés se sont rendus coupables; ouvrage où l'on trouvera des détails intéressans et des considérations nouvelles, sur le pouvoir absolu des Druides; la conduite séditieuse des évêques anglais Wilfrid, Dunstan, Langton et Thomas de Cantorbéry; le massacre de la Saint-Brice; l'exil du Cid; la donation de l'Angleterre au pape; la querelle des investitures; l'union d'Aragon; la fondation de la liberté helvétique; le serment de révolte des nobles de Castille; Nicolas Rienzi, restaurateur de la liberté romaine; la persécution des Lollards et des Réformés; le soulèvement des Copyholders; la Ligue et la Fronde; la mort du Czarowitz Alexis; les révolutions de Danemarck, de France, d'Espagne; etc. etc.; par M. Paul de P.... 2 vol. in-8°. Prix : 10 fr. Par la poste, 12 fr.

Le gouvernement féodal, dont la révolution devait extirper les dernières racines, était le résultat de l'orgueil des nobles, outenu par leurs richesses, et des impostures des prêtres, masquées par leur hypocrisie : ce sont les résultats de cette union de l'orgueil et de l'hypocrisie que l'auteur de la *Ligue* a recherchés jusque dans les vieilles fondations des monarchies. Remontant aux ténèbres de l'ère chrétienne, son travail, opiniâtre autant que savant, démêle les abus des usages, et signale les crimes commis par les lois mêmes destinées à les réprimer. Son ouvrage fait connaître les causes des malheurs des peuples et des tribulations des rois. Il est écrit avec méthode, clarté et énergie, fut inspiré par le patriotisme, et sera avoué par une saine philosophie. A l'ouverture d'un tel livre, les masques politiques tombent, et les forfaits se montrent dans toute leur laideur.

La censure n'en a permis ni l'analyse, ni même l'annonce.

LES DÉLATEURS, ou Trois Années du dix-neuvième siècle, par M. Dupaty; troisième édition. Prix: 3 fr.

Sous presse, du même auteur :

LA PREMIERE RESTAURATION, poëme en trois chants Prix : 3 fr.

LES CARBONARI, ou le Livre de sang, par R.... W..... 2 vol. in-12. Prix : 5 fr.; par la poste, 6 fr.

Cet ouvrage, qui vient de paraître, est extrêmement curieux, surtout dans les circonstances où nous nous trouvons.

SAPHORINE, ou l'Aventurière du faubourg Saint-Antoine, par M. Merville, auteur de la Famille Glinet, des deux Anglais et de l'Homme poli; avec cette épigraphe :

« On attache aussi bien toute la philosophie morale à une vie populaire et privée, qu'à une vie de plus riche étoffe. » MONTAIGNE.

2 vol. in-12. Prix : 5 fr.; par la poste, 6 fr.

VALENTINE, ou le Pasteur d'Uzès, 3 vol. in-12, avec une jolie gravure. Prix : 7 fr. 50 c.; par la poste, 9 fr.

Le succès des deux ouvrages précédens garantit le prompt débit de celui-ci.

ŒUVRES COMPLÈTES

DE PIGAULT-LEBRUN.

71 volumes in-12, figures. Prix : 160 fr.

Ces ouvrages se vendent séparément.

M. MARTIN, ou l'Observateur, 2 vol in-12.	5 fr.
(Ce roman est le dernier paru de l'auteur.)	
ADÉLAÏDE DE MÉRAN, 4 vol. in-12.	10 fr.
ANGÉLIQUE ET JEANNETON, 2 vol in-12, fig.	5 fr.
BARONS (les) DE FELSHEIN, 4 vol. in-12, nouvelles fig.	10 fr.
CITATEUR (le), 2 vol. in-12.	6 fr.
CENT VINGT JOURS (les), 4 vol. in-12, fig.	10 fr.
ENFANT (l') DU CARNAVAL, 3 vol. in-12, fig.	7 fr. 50 c.
FAMILLE (la) LUCEVAL, 4 vol. in-12, fig.	10 fr.
FOLIE (la) ESPAGNOLE, 4 vol. in-12, fig.	10 fr.
GARÇON (le) SANS SOUCI, 2 vol. in-12, fig.	5 fr.
JÉRÔME, 4 vol. in-12.	10 fr.
HOMME (l') A PROJETS, 4 vol. in-12, fig.	10 fr.
MÉLANGES littéraires et critiques, 2 vol. in-12.	5 fr.
MON ONCLE THOMAS, 4 vol. in-12, fig.	10 fr.
MONSIEUR BOTTE, 4 vol. in-12, fig.	10 fr.
MONSIEUR DE ROBERVILLE, 4 vol. in-12.	10 fr.
NOUS LE SOMMES TOUS, ou l'*Égoïsme*, 2 vol. in-12.	5 fr.
OFFICIEUX (l'), 2 vol. in-12, fig.	5 fr.
THÉATRE ET POÉSIES, 6 vol. in-12.	12 fr.
TABLEAUX de Société, 4 vol. in-12, portr. de l'auteur.	10 fr.
UNE MACÉDOINE, 4 vol. in-12.	10 fr.

JEAN DE BOURGOGNE, tragédie en 5 actes, par M. de Formont, prix : 2 fr. 50 c.

JAN 7 1949